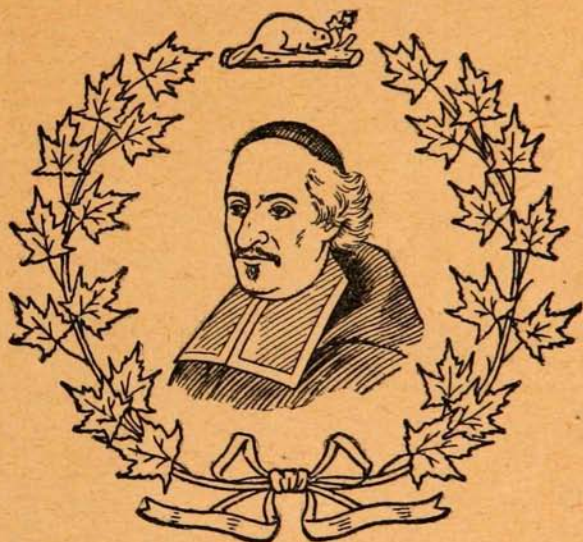


Bibliothèque Nationale du Québec

59

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION LAVAL

Don  
de  
Pierre-*thé* Esauvrié

B. H. Q.

31.  
22/2/42 46

Droits réservés. Canada 1927, Copyright U. S. A. 1927  
par LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée, Montréal

Can. o.  
927.5911  
B442a

N. 618 B

ARTISTES-PEINTRES

CANADIENS-FRANÇAIS

## DU MÊME AUTEUR

---

CONFÉRENCES ET DISCOURS DE NOS HOMMES POLITIQUES  
EN FRANCE — 1902 — Epuisé.

ORATEURS CANADIENS-FRANÇAIS AUX ETATS-UNIS, *Confé-  
rences et Discours* — 1908 — Epuisé.

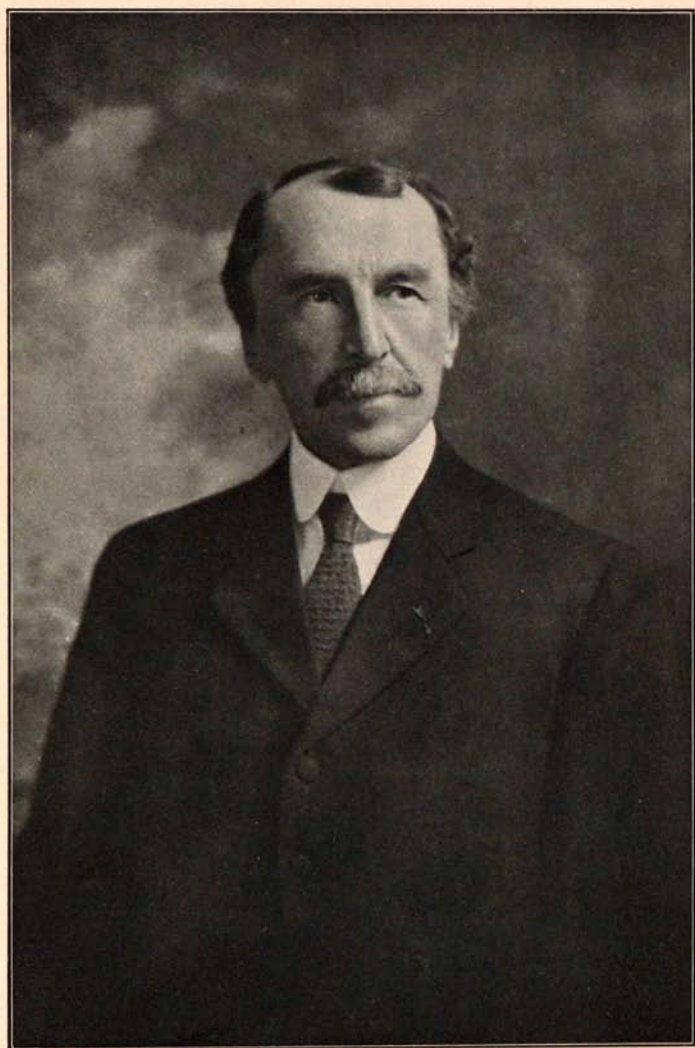
ŒUVRE DES DEUX MONUMENTS A MONTCALM, à *Vestric-  
Candiac, France, et à Québec, Canada* — 1910-1911 —  
Epuisé.

ORATEURS CANADIENS-FRANÇAIS EN ANGLETERRE, EN  
ÉCOSSE ET EN IRLANDE — 1912 — Epuisé.

DÉLÉGUÉS CANADIENS-FRANÇAIS EN ANGLETERRE DE 1763  
A 1867 — 1913 — Epuisé.

ELOGES DE L'AGRICULTURE — *Dignité et bonheur de la  
vie rurale* — 1915.

BRÈVES APOLOGIES DE NOS AUTEURS FÉMININS — 1920 —  
Epuisé.



GEORGES BELLERIVE

GEORGES BELLERIVÉ

AVOCAT

QUÉBEC

---

ARTISTES-PEINTRES  
CANADIENS-FRANÇAIS

LES ANCIENS

---

DEUXIÈME ÉDITION

---



MONTREAL  
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITEE

430, Rue St-Gabriel

1927



ND  
248  
B4  
1927

## AVANT-PROPOS

Un des orateurs les plus brillants et les plus estimés de notre province, l'Honorable Athanase David, surnommé à juste titre le « Mécène de la Province », prononçait, le 13 mai 1922, dans un banquet donné en son honneur par nos artistes et nos écrivains, en reconnaissance de l'essor qu'il a donné à notre littérature et aux beaux-arts, ces belles et éloquents paroles :

« Aimons, admirons tous ceux qui dans les divers domaines firent leur part du devoir ; ce n'est pas seulement du patriotisme de bon aloi, mais aussi un signe de bonne santé. En effet, la nation qui sait aimer et admirer n'est pas près de mourir. »

Au nombre de ceux qui firent leur devoir dans le passé, ne faut-il pas compter ceux qui, spécialement dans l'art de la peinture, firent briller le nom canadien-français ?

Cependant il y en a parmi eux dont les noms sont trop ignorés du public.

Combien d'entre nous, en effet, connaissent les noms et les œuvres de nos anciens artistes-peintres : de Joseph Légaré, d'Antoine Plamondon, de Théophile Hamel, et du Chevalier Antoine Sébastien Falardeau ?

Et pourtant ce sont eux qui méritent le plus d'être connus et honorés.

Ils furent à la tâche à une période la plus difficile de notre existence nationale, à une époque

où le culte de l'art n'était pas dans les préoccupations de la race mais d'un très petit nombre composé de quelques curés de nos villes et de nos campagnes et de quelques marchands favorisés de la fortune, à l'encontre de ce qui se passe aujourd'hui où les arts captivent même l'attention de la foule.

Malgré tout, ils n'en sont pas moins parvenus à se créer une réputation enviable et à honorer leurs compatriotes grâce à l'appui d'un clergé patriote et épris d'art religieux.

Aussi faut-il regretter que leurs noms aient été si longtemps oubliés, mais cela ne pouvait durer.

Comme on l'a dit :

*« Le peintre et le poète*

- » *Laissent en expirant d'immortels héritiers.*
- » *Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers. »*

Déjà, en effet, l'un de nos publicistes distingués, M. Hormisdas Magnan, dans une conférence faite à la Société des Arts, Sciences et Lettres, à Québec, sur tous nos artistes-peintres, anciens et contemporains, nous a donné quelques détails au sujet de ces pionniers de l'art à Québec.

A mon tour, comme l'un de leurs admirateurs, je suis heureux d'ajouter de nouveaux aperçus sur leur carrière, afin de les faire estimer davantage et d'être utile à l'histoire de nos artistes.

A tout seigneur, tout honneur.

C'est donc à Joseph Légaré, à celui qui le premier a fait briller le nom canadien-français dans l'art de la peinture que je rendrai hommage en commençant ce travail.



## JOSEPH LÉGARÉ



De tous nos anciens artistes-peintres, Joseph Légaré est certainement celui qui mérite le plus la considération de ses compatriotes.

En effet, il est le seul artiste-peintre de Québec qui a conquis par ses œuvres l'admiration de ses contemporains sans avoir eu l'avantage d'aller étudier en Europe sous la direction de maîtres reconnus, et sans même avoir eu de professeurs attirés à Québec pour le conseiller.

Seul il se perfectionna dans son art et réussit, à force d'énergie, de persévérance, de longues années d'étude et de pratique à atteindre le succès.

Il a encore le mérite exceptionnel d'avoir formé à Québec, au prix de grands sacrifices, la plus riche collection de peintures et de gravures qui existait en son temps au pays, et d'avoir donné, par deux fois, en 1838 et en 1852. l'avantage

au public de les admirer et de s'en inspirer.

C'est cette collection composée de cent soixante-douze tableaux, évaluée alors à vingt-deux mille piastres, ce qui, pour l'époque et à Québec, était considéré comme une forte somme, que Mgr Hamel eut l'heureuse idée d'acquérir après sa mort, dans le but de fonder un musée de peintures à l'Université Laval.

Des négociations eurent lieu avec les héritiers, par l'entremise de ses deux gendres : feu Narcisse Hamel, avocat, frère de Mgr Hamel, et feu le notaire Cinq-Mars, négociations qui furent couronnées de succès quelques années après la fondation de l'Université Laval.

Sans la bonne fortune qu'eut alors l'Université Laval de faire l'acquisition d'une bonne partie de cette collection, notre ville n'aurait peut-être pas encore un seul musée de peintures.

Dans l'annuaire de 1922-23 de l'Université Laval, nous avons lu certains détails intéressants au sujet de la provenance et de la valeur de cette collection.

Elle renfermait d'abord plusieurs toiles achetées par lui d'un peintre étranger, du nom de Raffenstein, avec qui il avait eu des relations amicales à Québec.

Ce voyageur, dans un tour d'Europe, avait eu la chance d'acheter à sacrifice toute une collection de peintures d'une famille noble en em-

barras financiers et en céda un bon nombre à son ami du Canada.

Peut-être aussi y avait-il des peintures achetées par son élève Plamondon lors de son voyage à Paris, de 1826 à 1831.

La plus grande partie cependant fut formée de tableaux que M. l'abbé Philippe Desjardins, Vicaire Général à Paris, avait acheté en quantité au prix minime de vingt mille livres, dans une circonstance particulière, et dont il fit don, en grande partie, à Mgr Plessis, évêque de Québec, en reconnaissance des égards qu'il avait eus pour lui pendant son séjour à Québec où il s'était réfugié pendant la Révolution française.

Achetés par lui un an après son retour à Paris, en 1802, ils ne purent être expédiés au Canada qu'en 1817, par suite de la guerre entre la France et l'Angleterre.

Il y en avait sept caisses et la vente s'en fit à l'Hôtel-Dieu de Québec, où ils furent exposés.

Il en fut acheté pour la Basilique de Québec, la Chapelle des Ursulines, et plusieurs églises, entr'autres : celles de St-Henri, St-Antoine de Tilly, St-Michel, Gentilly, la Baie-du-Febvre.

Pour Légaré, son acquisition fut un événement. Aussi n'en fallait-il pas plus pour le déterminer à se livrer exclusivement à l'art qu'il avait aimé dès sa jeunesse et à s'en faire une carrière.

Il avait alors vingt-huit ans, étant né le 10

mars 1789, à Québec. A cet âge, avec le talent, on peut entreprendre des choses difficiles.

Il conçut donc le projet de copier ces œuvres de maîtres, pour la plupart des tableaux religieux.

Ce fut le travail des premières années de sa carrière. Il s'y appliqua et réussit.

Il devint bientôt un copiste remarquable, et parvint ainsi à obtenir la commande de ces belles copies qui ornent encore plusieurs de nos églises.

C'est ainsi qu'on peut voir :

*A l'Église du Cap-Santé*, un tableau de St Joachim, fait en 1826 et acquis au prix de quatre-vingt louis.

*A l'Église de l'Ancienne-Lorette* : ceux de Ste Agnès, de St François-Xavier à sa mort, des quatre Évangélistes, de l'Ange-Gardien et de la Présentation au temple.

*A l'Église de Charlesbourg*, un de St Charles Borromée, patron de la paroisse, copie de celui qui était à la chapelle du Séminaire avant sa destruction par le feu.

*A la Chapelle de l'hospice Ste Brigitte, à Québec*, un grand tableau représentant la Crucifixion de Notre-Seigneur.

Avant l'incendie de l'*Église de St-Jean-Baptiste de Québec*, on pouvait aussi voir un de ses magnifiques tableaux au maître-autel : Le Christ en Croix, copie du tableau de Claude Hallé.

Plusieurs personnes de sa famille ont aussi de ses copies de tableaux de maîtres ou des tableaux de sa collection.

*La Vigne*, copiée à l'Université, appartient à Mme Omer Paré, de Québec, petite fille de Légaré et fille de M. le notaire Cinq-Mars.

*Le jeu de cartes sur le gazon*, copiée aussi à l'Université, d'après une peinture de Rosa Bonheur, appartient au Dr Cinq-Mars, de St-Gédéon, au Lac St-Jean, son petit-fils.

Et parmi ceux de sa collection :

*L'Assaut d'un Château*, est la propriété de M. le notaire Cyrille Tessier, son neveu.

*La place de la Garonne*, de Mme Hector Painchaud, d'Outremont, sa petite-fille.

*Le Retour de la Chasse*, de Mme. Philéas Joncas, de Québec, petite-fille de Jérôme, frère de Légaré.

*Le retour de Jacob de la Mésopotamie*, de Mme veuve Thomas Hamel, dont le mari était son petit-fils.

Au pinceau de Légaré, nous devons encore l'histoire des grands malheurs que notre ville a éprouvés.

En 1832, il reproduisait sur la toile des scènes du grand choléra qui venait de décimer la population de Québec, en causant la mort de trois mille quatre cent-cinquante-une personnes en quelques mois, sur une population de quarante et quelques mille.

En 1845, il exécuta deux tableaux représentant : l'un, le Faubourg St-Roch dévasté par le feu en mai 1845, feu qui détruisit seize cent trente maisons et causa cent pertes de vie ; l'autre, le Faubourg de St-Jean-Baptiste, rasé, par l'incendie en juin de la même année et dans lequel treize cent cinquante maisons furent détruites.

Un autre représente la scène qui suivit un éboulement du Cap de la Citadelle.

D'autres œuvres cependant devaient faire briller davantage son talent.

Ce sont ses scènes de vie indienne et canadienne ainsi que ses portraits et paysages.

Parmi ses scènes de vie indienne, nous avons noté à l'Université :

*Le désespoir d'une indienne*, qui lui valut une médaille de la Société des Arts à Montréal.

*Le massacre des Hurons par les Iroquois.*

*Un portrait de Josette Ournée*, fille d'un chef abénaquis.

*Le martyr d'une jeune huronne* par les Iroquois, propriété du Dr Cinq-Mars.

De ses scènes de vie canadienne, nous n'en pouvons citer que quatre.

*Les Anciens Canadiens*, appartenant au Dr Cinq-Mars.

*Une scène d'élection au Château-Richer*, visible à l'Université.

*La procession* devant l'église de Gentilly, qui est au salon de Mme Pierre Duhamel, nièce de Légaré.

*La bataille de Ste-Foye*, chez M. Victor Hamel, de St-Gédéon.

Au nombre de ses paysages, quatre sont à l'Université :

*Le Bassin de la rivière Etchemin.*

*Les Chutes Niagara.*

*Les Cascades de Lorette*, et celles de la rivière Jacques-Cartier.

Deux autres appartiennent à Mme Hector Painchaud, d'Outremont :

*Le Rocher de Percé* et *Les Marches Naturelles*, sur la rivière Montmorency, chose que l'industrie a fait disparaître.

Ses portraits sont aussi remarquables. Il y en a trois au salon de l'Université : ceux de Lord Elgin, de la Reine Victoria et du Roi George III, d'après Ramesay, et deux chez Mme Pierre Duhamel, de Deschambault, ceux de M. et Mme Charles Defoy, son beau-frère et sa sœur.

Dès lors il fut considéré comme un artiste de génie, et c'est le témoignage que lui rendit un écrivain de son temps, M. Maximilien Bibaud, dans son ouvrage : *Le Panthéon Canadien*.

Voici ce qu'il écrit de Légaré :

« Légaré, (l'Hon. Joseph) célèbre paysagiste canadien, décédé membre du Conseil législatif,

s'était fait lui-même ce qu'il était, n'ayant eu pour guide que son génie, qui annonçait en lui un chef très remarquable. Il recueillit une galerie de peintures dont il a publié le catalogue en seize pages, en 1852. On ne connaît guère d'artistes devenus sénateurs. M. Joseph Légaré a eu cela de commun avec le peintre David. »

Comme on le remarque par cette citation, Légaré ne fut pas seulement une personnalité artistique, il fut aussi un personnage politique.

Contemporain du grand Papineau, il en devint à Québec l'un de ses plus enthousiastes admirateurs et l'un de ses plus fidèles partisans.

Aussi lorsqu'en 1834, Papineau voulant en finir avec le parti des bureaucrates anglais qui dirigeait les affaires du Bas-Canada, détermina la majorité de l'Assemblée Législative à refuser les subsides au Gouverneur, on le vit abandonner ses amis de Québec qui refusaient d'approuver ces moyens extrêmes, pour suivre son maître dans une voie jugée plutôt funeste que libératrice, et favoriser de toute son énergie ceux qui, en 1837, luttaient à St-Denis et à St-Charles pour la liberté politique.

Connu alors comme l'un des principaux agitateurs politiques à Québec, les vainqueurs de l'insurrection le firent arrêter, et il ne dut sa liberté qu'à l'intervention des députés modérés de

Québec et des autorités ecclésiastiques qui le tenaient en haute estime.

Papineau n'en resta pas moins son idole politique à son retour d'exil, et lorsqu'après l'incendie du Parlement, en 1849, par les tories anglais mécontents du bill d'indemnité voté en faveur des victimes de l'insurrection, Papineau fonda le parti de l'annexion aux États-Unis, Légaré fut un des premiers à arborer à Québec l'étendard de ce nouveau parti, et à participer aux assemblées de protestation qui eurent lieu à la fameuse Halle Jacques-Cartier, à St-Roch, qui fut si longtemps le théâtre de nos luttes politiques, et que l'on peut comparer à *Faneuil Hall*, à Boston, où la population de cette ville allait entendre pendant la révolution américaine les discours enflammés de ses grands orateurs.

Il eut même le courage de briguer les suffrages de ses concitoyens dans une lutte électorale, à Québec, en opposition à l'Hon. M. Chabot, nommé ministre dans le cabinet McNab-Morin, mais comme l'opinion publique lui était défavorable, il n'en éprouva que des déboires. On se porta même à des violences contre lui en lui lançant des pierres dans la rue et on alla jusqu'à briser les vitres de sa maison sur la rue Ste-Angèle, où il avait son atelier. On le caricatura, en le représentant vêtu de son manteau d'artiste.

Son prestige n'en fut cependant pas diminué

parmi ceux qui connaissaient sa droiture d'intentions et son patriotisme.

Ce qui en fait foi, c'est qu'au mois de janvier 1855, quelques mois avant sa mort, il fut nommé membre du Conseil législatif sous l'Union du Haut et du Bas-Canada, sur la recommandation de l'Hon. P.-J.-O. Chauveau, nommé récemment membre du gouvernement McNab-Taché.

Il faut aussi lire les belles pages que le même M. Chauveau et notre historien Garneau ont écrit sur l'album de sa fille, Mme Cinq-Mars, de Québec.

Voici celle que Garneau écrivait quelques mois après sa mort :

« Oui, Madame, j'ai toujours eu une grande considération pour Monsieur votre père que la mort vient de vous enlever d'une manière si soudaine. L'amour profond qu'il avait pour la peinture, l'un de ces beaux arts encore si peu connus et si peu goûtés en ce pays, où les besoins matériels absorbent toutes les intelligences, me le faisait regarder avec des sentiments de respect. Que de fois nous avons causé ensemble sur les œuvres des grands maîtres qu'il ne connaissait pour ainsi dire que par des gravures ; mais dont il savait analyser et apprécier les hautes compositions avec cette exquise sensibilité que la nature a donnée aux seules âmes d'artistes. »

Celle de l'Hon. P.-J.-O. Chauveau, écrite en janvier 1879, n'est pas moins élogieuse :

« Au plus lointain de mes souvenirs de jeunesse se trouve la figure noble et intéressante d'un homme jeune encore, mais déjà presque vénérable par l'honnêteté et la douce sérénité qui le caractérisaient. »

« Cet homme fut, on peut le dire le premier père des Beaux-arts dans notre pays. Tous nos artistes canadiens procèdent de lui. Ils furent ou ses élèves ou les élèves de ses élèves. »

« Le premier il forma une galerie de peintures et un cabinet de gravures qui vont être le noyau de notre grande collection nationale. Il fut un artiste canadien dans toute la vérité de l'expression, car seul jusqu'ici il s'est appliqué à rendre surtout des paysages canadiens ou des scènes de l'histoire de notre pays. »

« Patriote ardent, il n'y avait qu'une chose peut-être qu'il aimait plus que son art, c'était son pays. Aucun sacrifice, aucun danger ne l'effrayait, aucune épreuve ne l'a rebuté ; lorsque tant d'autres se décourageaient ou fléchissaient, il ne douta jamais du grand avenir réservé à notre race sur ce continent ; en eut-il douté qu'il se fut sacrifié tout de même, sachant bien, comme toutes les nobles âmes, que le mérite est dans le courage et la fidélité bien plus que dans le succès. »

« Cet homme je l'ai bien connu, bien aimé, bien respecté. Je m'honore d'avoir été aidé et protégé par lui dans mes débuts dans la carrière

politique, et ce m'est une douce consolation d'avoir pu contribuer à lui rendre justice en l'appelant, avec mes collègues, au Conseil Législatif. »

« Mais je n'ai point connu seulement l'homme aimable, le patriote sincère, j'ai connu aussi l'artiste né avec le feu sacré et l'entretenant avec amour. Que d'heures agréables j'ai passées au milieu de ses tableaux, de ceux qu'il avait su tirer de l'ombre et deviner, pour bien dire, éparpillés qu'ils étaient dans de modestes réduits, comme de *ceux qu'il avait créés lui-même et dont il pouvait être fier à si juste titre !* Lorsque plus tard il me fut donné de visiter les grandes galeries de l'Europe, plus d'une fois le souvenir de ces moments heureux, des savantes remarques que je lui avais entendu faire, vint m'éclairer et me guider dans ma course trop rapide. »

« Mais vous, Madame, qui avez été élevée au milieu des trésors amassés ou créés par votre illustre père, vous qui avez hérité de ses talents, qui avez reçu de lui les premières leçons de l'art que vous cultivez, avec quel plaisir visiteriez-vous tous ces nobles sanctuaires que vous avez appris si jeune à aimer et à vénérer. »

Quels plus beaux témoignages pouvions-nous désirer pour faire revivre la mémoire de cet excellent artiste et de ce bon patriote dont le nom est déjà inscrit dans nos archives nationales, et le faire admirer comme il le mérite !



## ANTOINE PLAMONDON



De la vie et des œuvres de cet artiste distingué, nous avons peu de renseignements dans les ouvrages de nos écrivains. C'est à peine si Bibaud, dans son livre : *Le Panthéon Canadien*, nous en dit quelques mots, soit par indifférence de sa part pour les artistes, soit par insouciance de l'artiste à renseigner l'écrivain.

Voici cependant quelques détails recueillis de diverses personnes, entre autres : de M. Eugène Hamel, artiste-peintre, de son ami, feu M. Napoléon Picher, de son neveu Honoré Alarie, de son fermier, Alfred Soulard, et de son héritier, M. Eugène Soulard, de Neuville.

Antoine Plamondon naquit en 1802, à St-Roch de Québec, où son père tenait une épicerie.

Dès son jeune âge, il eut pour protecteur le grand vicaire Descheneau qui l'encouragea à étu-

dier la peinture avec Légaré, après son cours d'études.

Il fit preuve de si belles aptitudes qu'en 1826, selon l'abbé Gatien, dans son Histoire du Cap-Santé, il exécuta pour la fabrique de cette paroisse un beau tableau représentant Ste-Anne.

Réalisant cependant qu'il ne pourrait se perfectionner sans aller étudier en Europe, il s'y rendit la même année avec l'aide pécuniaire de son généreux bienfaiteur.

Il y demeura quatre ans.

A Paris, nous dit l'historien François-Xavier Garneau, dans le récit de son voyage en Europe, en 1831, publié en 1855, il eut pour professeur Paulin Guérin, un des maîtres de l'école française, puis après avoir étudié et travaillé longtemps sous sa direction, il se rendit à Rome, à Florence, à Venise, pour y copier dans les musées de ces villes quelques chefs-d'œuvre de l'école italienne. Dans ces différents endroits, son séjour fut un enchantement.

A Paris cependant deux incidents lui causèrent des ennuis et des transes.

Un filou tenta de lui voler sa montre pendant qu'il était à admirer les beautés de la façade de Notre-Dame de Paris, mais surpris sur le champ par un gardien de la paix, le voleur la lui restitua.

Il fut une autre fois entraîné dans une des émeutes politiques qui précédèrent la chute du

pouvoir du roi Charles X et l'avènement du roi Louis-Philippe au trône de France, en 1830.

Fort heureusement il ne fut pas du nombre de ceux qui furent blessés ou tués au cours de la mêlée entre les partisans de la monarchie absolue et ceux de la monarchie constitutionnelle, quoique les balles pleuvaient drues des fenêtres des maisons sur la tête des émeutiers et de ceux qui étaient dans la rue.

Peu de temps après cet incident fâcheux il revenait au pays pour y jouir d'une vie plus calme, et s'établit à Québec.

Grâce à la protection du Grand Vicaire Demers, directeur du Séminaire de 1836 à 1842, il fut nommé professeur de dessin au Séminaire de Québec où il enseigna plusieurs années.

Selon M. Ernest Gagnon, dans son Histoire du Château St-Louis, il avait son atelier au Château Haldimand, démoli vers 1898 pour y construire le Château Frontenac, qui fait aujourd'hui l'orgueil de Québec.

C'est là qu'il exécuta une bonne partie de ses tableaux religieux.

Plusieurs sont maintenant détruits, entre autres : Les onze tableaux qui décoraient l'église de St-Jean-Baptiste de Québec, incendiés avec l'église en juin 1881.

Au chœur de l'église, on remarquait :

1<sup>o</sup> Ste-Cécile, d'après Raphaël ;

2° St-Charles Borromée, donnant la communion aux pestiférés de Milan ;

3° La Vierge Sixtine, d'après Raphaël ;

4° Jésus guérissant les aveugles de Jéricho, composition de N. Poussin ;

5° L'Adoration des Mages, de Raphaël ;

6° Jésus donnant les clefs à St-Pierre d'après l'original de N. Poussin ;

7° La Scène, copie de celle de Léonard de Vinci.

Aux autels latéraux et dans les galeries, on y avait placé :

8° Ste-Anne ;

9° L'Assomption ; d'après N. Poussin ;

10° La Transfiguration, d'après Raphaël ;

11° La Fuite en Égypte, copie d'un tableau de Van Loo qui était au Séminaire de Québec.

Sont aussi détruits : 1° Les deux tableaux qui occupaient une place d'honneur à la Basilique de Québec avant sa destruction presque complète le 22 décembre 1922 ; l'un, à la chapelle de Ste-Anne, intitulé : *Les miracles de Ste-Anne* ; l'autre à la Chapelle Notre-Dame de Pitié, copie du beau tableau du peintre Hutin : *La Sépulture de Notre-Seigneur*. 2° Celui de *St-Jérôme*, lors de sa vision du jugement dernier, copie du célèbre tableau du peintre Hutin, qui a péri avec plusieurs autres dans l'incendie de la chapelle du Séminaire de Québec, en 1888.

Cependant la plus grande partie de ses œuvres

existe encore, disséminées en plusieurs endroits.

L'*Archevêché de Québec* possède de lui les portraits du Pape Grégoire XVI, de Mgr Denault et de Mgr Signay, évêques de Québec.

L'*Université Laval*, les portraits de Mgr Bailargeon et de Mgr Flavien Turgeon, évêques de Québec; les tableaux : *Adam et Ève*, *Marie Madeleine*, d'après le fameux peintre Le Corrège, *Atala et René*, inspiré du beau roman de Chateaubriand.

L'*Hôtel-Dieu de Québec*, une copie du célèbre tableau de Rubens : *La descente de la Croix*, qui est au-dessus du maître-autel.

L'*Hôpital Général de Québec* en possède aussi plusieurs.

A la *Chapelle des RR. Pères Jésuites*, à Québec, à la Haute-ville, on peut en admirer quatre : *S. Paul*, *S. Jean*, *Le Pasteur* et *La Vierge*.

Il y en a aussi à la vieille église de *Ste-Anne de Beaupré*, à l'église de *St-Anselme* et de *St-Pierre de l'Ile d'Orléans*.

A l'Église de *l'Ile Bizard*, on y voit un *St-Raphaël*, patron de la paroisse; à l'église de *Verchères*, un *St-Charles Borromée*; l'église du *Cap-Santé* en a quatre et l'église de *l'Islet* en a six.

Chez Mme Letarte, de Neuville, on peut voir une superbe copie de *La Vierge à la Chaise*; chez Mme Cyrille Duquet, à Québec, un *S. Bruno* et au presbytère de Deschambault, un buste du *Christ*.

*La Bibliothèque du Parlement* de Québec conserve aussi avec soin le portrait fait par Plamondon de Zacharie Vincent, le dernier survivant de la tribu huronne à Lorette, décédé en 1886, œuvre qui obtint le premier prix à un concours organisé en 1838 par la Société Littéraire et Historique de Québec.

1838 est aussi la date d'une copie qu'il fit d'un tableau de Campidoglio : *La Vigne*. Cette copie appartient à la famille Duquet de Québec.

Le succès souria donc longtemps à Antoine Plamondon.

Toutefois une époque vint où les commandes devenaient plus rares et ne suffisaient pas à son activité.

La raison nous en est donné dans l'ouvrage de Garneau que nous avons cité :

« Son maître, nous dit-il, en avait fait un peintre trop parfait pour le Canada. Trop ami de la perfection, il donnait à ses œuvres un fini qui n'était pas apprécié et qui demandait trop de temps pour le prix qu'on lui en offrait. »

Il prit alors la décision d'aller demeurer à la Pointe-aux-Trembles, aujourd'hui Neuville, et d'y vivre des revenus de sa terre et de son art qu'il chérissait trop pour l'abandonner complètement.

Il y amena sa mère, son frère et sa sœur, et il eut pour cultiver sa terre Alfred Soulard, retiré

il y a quelques années à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Québec.

Ce fut là qu'il vécut jusqu'à sa mort, le 4 septembre 1895, et qu'il y passa jusqu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans les plus belles années de sa vie, partageant son temps entre la peinture, la musique, la culture de la vigne et le soin de ses deux grands vergers.

Ce fut là aussi qu'il exécuta jusqu'en 1883 plusieurs beaux tableaux, signés, datés, et disséminés en plusieurs endroits.

En voici une liste incomplète, par ordre chronologique :

1852. *Portrait d'un jeune écolier*, qui devait plus tard devenir Mgr Tanguay ; visible à l'Université Laval.

1853. *Groupe d'enfants : Plamondon jeune et ses deux jeunes frères*, propriété de Mme Paradis, veuve du Dr Paradis, de Notre-Dame du Chemin à Québec, tableau des plus saisissants, qui a été exposé au Salon du Terroir, au Palais de l'Exposition, en septembre dernier.

1855. *Le joueur de flûte*, propriété de Mme Veuve Cyrille Duquet, de Québec. Ce tableau a une histoire intéressante. Il doit son origine à l'un des événements les plus importants de notre vie nationale au chapitre de nos relations avec la France. L'artiste l'a fait pour exprimer sa joie et celle de ses compatriotes des bords de notre

majestueux fleuve, à l'arrivée à Québec de *La Capricieuse*, le premier vaisseau de guerre venu de France depuis la cession du pays à l'Angleterre, portant à son bord le Commandant de Belvèze, délégué officiel du gouvernement français.

A cette fin, il eut l'idée de poser son élève Siméon Alarie sur le rivage de la Pointe-aux-Trembles, aux premières lueurs du jour, à l'heure où le vaisseau devait jeter l'ancre devant Québec, et de le peindre dans l'attitude du musicien exécutant sur sa flûte une mélodie inspirée par la circonstance.

Sous les reflets de la lumière se dessine l'élégante corvette et, les lueurs qui se réfléchissent sur les eaux limpides du St-Laurent semblent être le prélude d'une nouvelle ère pour le Canada Français.

Il nous rappelle en outre le *Joueur de piccolo*, d'Édouard Monet, dans la galerie du célèbre musée du Louvre à Paris, et le beau roman de Pierre Maël, intitulé : *Petit Ange*, dont la page illustrée représente le vieux Joël LeMat, violoneux breton, jouant sur son instrument, debout sur un rocher au bord de l'Océan.

Ce tableau fut cependant critiqué, et comme il ne plaisait pas aux dillettantes, il le corrigea et le vendit en 1866 à M. Laurent Têtu, marchand de Québec, pour devenir à sa mort en la possession de M. Cyrille Duquet, bijoutier, père de

M. Georges Duquet, artiste-peintre actuellement envoyé en Europe par le gouvernement pour se perfectionner à l'école française.

1855 est encore la date d'un tableau qu'il a fait pour l'église de la Pointe-aux-Trembles : *La naissance de Jésus-Christ.*

Vers 1860, Antoine Plamondon fut chargé de faire le portrait de l'honorable Joseph Cauchon, qui devint Lieutenant-Gouverneur du Manitoba, en 1867, après avoir été ministre et l'un des plus brillants polémistes de son temps.

Il a fait aussi plusieurs autres portraits ; entre autres, ceux du Pontife Grégoire XVI, visible au salon de l'Archevêché, à Québec, du *Pape Pie IX*, grandeur naturelle, qui est chez M. Léon Beaudry, de Neuville, et celui de *Mme Amiot*, tante de feu le Dr N.-E. Dionne, ancien bibliothécaire de l'Assemblée Législative à Québec, et écrivain bien connu. C'est à la vue de ce portrait, qui est au salon de Mme Dionne, qu'on peut juger de son talent à peindre les choses les plus difficiles dans le vêtement féminin ; la dentelle et les bijoux.

En 1866, la fabrique du Cap-Santé, voulant renouveler un vieux tableau de la Ste Famille, lui confia le soin de cette œuvre.

En 1869, Mgr Antoine Racine, qui était alors curé de la paroisse St-Jean-Baptiste à Québec, lui donnait la commande du grand tableau de

*l'Assomption de la Ste-Vierge*, copie de Murillo, que l'on voit à la *Chapelle du Bon-Pasteur* de Québec.

En 1872, feu M. Théophile Ledroit acquérait deux de ses tableaux, copies de Raphaël : *La Vierge au diadème bleu* et *La Vierge aux flambeaux*.

En 1874, il exposait au magasin de musique de M. Lavigne, un grand tableau traçant la *Scène au procès du général Bazaine*, qui fut acheté, à ce qui nous a été dit, par l'honorable M. De Boucherville, alors premier ministre à Québec.

Vers la même époque L'Honorable Sir Hector Langevin achetait à une exposition de ses tableaux à Ottawa celui qui représentait « *Madeleine la pécheresse*. » Il est aujourd'hui installé chez l'Honorable M. Thomas Chapais, à Québec.

M. le docteur Antoine Larue, de Neuville, possède aussi un tableau de cette date : *Andromaque et son fils devant Pyrrhus*, et M. Napoléon Mercure, marchand du même endroit, a dans son salon : *St-Jean l'Évangéliste*. Chez Madame Lane, veuve du grand avocat criminaliste, on peut admirer un de ses beaux tableaux représentant un chef indien.

En 1879, en 1881 et 1882, il exécuta pour l'église de la Pointe-aux-Trembles tous les tableaux dont voici la liste :

*Le Christ dépouillé de ses vêtements. Le Christ*

*au tombeau. Le Christ et l'Ange. La descente de la Croix. La Flagellation. Le Christ en Croix. St-Charles Borromée guérissant les malades. L'Ascension de la Ste Vierge. Le Roi David*, tableau sur lequel sont inscrits, au dessus de sa signature ces mots : « Mon dernier grand tableau ».

En 1882, à l'âge de quatre-vingts ans, il fit lui-même son portrait. C'est une de ses belles œuvres. Sa figure y est fraîche encore, et ses traits imposants.

Cette longue liste de tableaux est le plus beau témoignage à offrir pour faire apprécier la belle réputation dont il jouissait à Québec comme artiste dans toutes les classes de la société, principalement parmi les plus hautes personnalités civiles et religieuses de notre ville.

Il en est trois autres qui ont aussi une grande valeur, c'est qu'il eut l'honneur d'être le premier canadien français à être admis membre de l'Académie Royale des Beaux-Arts, section canadienne,— de figurer au tableau des célébrités du Canada en 1864, — et d'être comparé, à sa mort, au peintre italien Fusseli, par un de nos meilleurs historiens, M. Pierre-Georges Roy, conservateur des archives de la province.

A la Pointe-aux-Trembles, Plamondon a toute sa vie été l'objet de la plus haute considération. On le nomma maire de la paroisse dès que l'organisation municipale fut établie, et comme il

était excellent pianiste et violoniste, on lui confia la direction du chant à l'église paroissiale, et la charge d'organiste, charge dont il s'acquitta brillamment et avec beaucoup de dévouement pendant de nombreuses années.

Gai, aimable, spirituel, Plamondon avait beaucoup d'amis. Sa maison était le rendez-vous des artistes et des musiciens. On parle encore à Neuville des belles soirées musicales qu'il donnait chez lui avec le concours de son élève Siméon Alarie, flutiste, et de l'entrain qu'il mettait dans toutes les réunions sociales de la paroisse.

Plamondon était aussi au milieu des siens un bon éducateur. Ami du progrès, il leur démontra par l'expérience qu'on pouvait cultiver la vigne avec succès. Dans ce but, il se fit construire une serre si parfaite que l'Abbé Provencher la recommanda comme modèle, dans son livre : *Le Verger Potager*.

Plamondon fut encore dans sa paroisse un insigne bienfaiteur. Il avait le cœur sur la main et sa main gauche ignorait ce que sa droite donnait aux pauvres. Sans être riche, il eut tout de même un jour la générosité de donner la somme de mille piastres afin de permettre à la fabrique de la Pointe-aux-Trembles d'installer un bel orgue à l'église.

Plamondon fut enfin un excellent patriote. Il vécut dans l'amitié de Morin, de Taché et de Car-

tier, et fut un de leurs partisans les plus dévoués. A la mort de Riel, le chef des Métis de l'Ouest Canadien, il se sépara cependant du parti conservateur, fondé par Lafontaine, et se rallia au parti libéral. Il ne pouvait pardonner au gouvernement conservateur de ne pas avoir, au moins, commué la sentence de mort prononcée contre lui par le tribunal de Régina pour avoir induit ses compatriotes à se révolter contre l'autorité établie, révolte qu'il justifiait par les injustices de longue durée qu'ils avaient eu à endurer de la part des fonctionnaires publics.

Plamondon a donc droit à notre respect et mérite certainement de vivre dans la mémoire de ses compatriotes.

---



## THÉOPHILE HAMEL



Moins longue ; mais non moins brillante fut la carrière de Théophile Hamel. Il est donc utile d'en raconter les principaux faits.

Théophile Hamel naquit le 8 novembre 1817 à Ste-Foye. Son père, un modeste cultivateur, était le chef d'une belle famille

dont trois de ses membres : Abraham, Joseph et Ferdinand devaient se distinguer dans le commerce et faire fleurir, à Québec, une de ses plus importantes maisons d'importation. Privé de ses trois enfants, il aurait voulu au moins que Théophile, le plus jeune, restât sur le bien paternel. Il fut de nouveau déçu, et s'aperçut que l'ambition de son fils était ailleurs et que ses talents le destinaient à une autre carrière que la sienne.

A 17 ans, Théophile Hamel venait à Québec et demandait à Antoine Plamondon, qui était revenu d'Europe depuis 4 ans, de l'initier à son art.

Ses progrès furent rapides. « De simple dessinateur, nous dit M. Ernest Gagnon dans un ar-

ticle du *Courrier du Canada*, le jeune homme devint peintre presque sans transition, et sa famille apprit, un jour, qu'il y avait chez lui de cette rare étoffe dont on fait les grands peintres. »

Plusieurs années s'écoulèrent cependant avant qu'il pût réaliser son rêve d'aller se perfectionner en Europe. Enfin, en juin 1843, Th. Hamel partait pour Rome, par la même voie que son maître et avec si peu de ressources qu'en 1845, on fut obligé de faire une souscription à Québec pour lui permettre de prolonger ses études. Il étudia huit mois à l'Académie de St-Luc, puis visita successivement Florence, Bologne et Vénise. A Vénise, il y demeura douze mois, et se dirigea ensuite à Paris, où il copia plusieurs des chefs-d'œuvres qui ornent le célèbre musée du Louvre. Il fréquenta aussi la fameuse école de peinture d'Anvers, où il eut pour compagnons de travail, les grands peintres De Keyser, Van Lérius, et Portaels qui devait plus tard devenir le maître de son brillant élève : M. Eugène Hamel. En août 1846, il revenait à Québec et se remettait ardemment au travail. Son premier tableau fut un coup de maître. Connaisant ses aptitudes pour le portrait, il eut l'idée de se peindre lui-même avec son béret, son manteau d'artiste, sa palette et son pinceau et réussit si bien qu'il fut dès lors réputé un portraitiste d'une grande habileté. Ce portrait est un des

13 tableaux que l'Université Laval possède de cet artiste et il est un de ceux qu'il nous plaît d'admirer au petit salon de l'Université.

Cette œuvre lui valut le succès et lui assura un brillant avenir. Un bon nombre de citoyens de Québec lui donnèrent des commandes, et son atelier d'alors à la Caisse d'Économie devint très achalandé. C'est ainsi qu'il exécuta, entre autres portraits, ceux de M. Cyrice Têtu, de la maison Têtu et Garneau, de Mme Cyrice Têtu, de M. Georges Barthélémy Faribault, ancien greffier de l'Assemblée Législative, sous l'Union du Haut et du Bas Canada, et de Mme Faribault, de Mme Henri Duchesnay avec sa fille, de M. Pierre Moreau, en 1851, de M. et Mme Joseph Hardy, de l'honorable Marc Pascal Laterrière et de son épouse, propriété du notaire Laterrière, des Éboulements, ceux du Dr Morrin, professeur à l'Université, et de l'abbé L.-J. Casault, le fondateur et le premier recteur de l'Université Laval, que l'on peut voir au salon de l'Université, ceux de M. Renaud, fondateur de la Maison Renaud, à Québec, de Mme Renaud avec ses deux filles, propriété de M. René Lemoine, de Québec, de Madame Jean Thomas Taschereau, la mère de l'Honorable Alexandre Taschereau, actuellement Premier Ministre de la Province de Québec ; celui de Mgr. Déziel, premier curé de Notre Dame de Lévis, portrait à l'huile de gran-

deur naturelle. Ce tableau représente le curé Déziel revêtu du surplis et de l'étole. De la main gauche, M. Déziel montre le plan du Collège qu'il vient de fonder et qui est déployé sur une petite table. Au fond du tableau, on distingue les falaises de Lévis, l'église paroissiale et les quelques modestes maisons qui l'entourent.

C'est le 19 mars 1853, jour de la fête de saint Joseph, patron du curé Déziel, que les paroissiens de Notre-Dame de Lévis lui présentèrent ce portrait, en reconnaissance de tout ce qu'il avait fait pour eux.

A Montréal, à Toronto, à Kingston, à Hamilton, et même aux États-Unis on fit appel à ses talents.

A Montréal, Mgr Bourget lui confia la tâche, en 1847, de faire le grand tableau qui orne le maître-autel de l'église de Notre-Dame du Bon-Secours. Ce tableau, que tout Montréal admire comme un chef-d'œuvre, représente les bonnes Sœurs de la Charité donnant leurs soins à des malades atteints du typhus. On a pu le voir reproduit dans *La Presse* du 28 octobre 1922.

Mais sa plus grande gloire fut d'avoir été chargé par le gouvernement, sous l'Union des deux provinces du Haut et du Bas-Canada et par le gouvernement de la Province de Québec, lors de la Confédération, de faire les portraits des présidents des deux Chambres sous l'Union et ceux de l'Assemblée Législative du Bas-Canada, avant l'Union.

Ces portraits sont, entr'autres, ceux des Honorables Sir David Smith, Sir William Campbell, Sir James Stuart, Sir Louis-Hippolyte Lafontaine, Denis Benjamin Viger pour la période de l'Union ; des Honorables Panet, de Lotbinière, L.-J. Papineau, pour la période avant l'Union.

Tous ces tableaux malheureusement ont été détruits ; les uns, dans l'incendie du premier parlement à Québec en 1854 ; les autres, dans l'incendie du deuxième parlement à Québec, édifice construit sur le site actuel du Parc Montmorency. A ceux-ci s'ajoutaient ceux de Lord Elgin et d'Étienne Parent, brillant économiste de son temps.

On peut donc le considérer comme le plus grand portraitiste qui ait paru de son temps au Canada.

Aussi reçut-il pendant sa trop courte carrière, les plus beaux éloges des plus hauts personnages du pays, anglais et français, et fut-il même honoré de leur amitié. Les journaux les plus importants, tant anglais que français, dans notre province et en Ontario, ont même rendu hommage à son talent.

A Théophile Hamel revient encore le mérite d'avoir fait un bon nombre de tableaux d'église.

A la Basilique, on pouvait voir, avant son incendie en décembre 1922, une de ses belles toiles : *La Sainte Famille*, de Van Loo, et à la chapelle des Révérends Pères Jésuites, à Québec, il

y a une autre de ses œuvres remarquables : *Le vieillard Siméon tenant l'enfant Jésus dans ses bras*. En l'église de Verchères on remarque un tableau de St-Raphaël, patron de la paroisse, et à l'église de Notre-Dame des Victoires, à Québec, un grand tableau de Ste Gèneviève.

A sa demeure de la rue des Carrières, que l'on a démolie pour y construire une partie du Château Frontenac, on y admirait jusqu'à la mort de son épouse : une *Descente de Croix*, de Rubens, dont l'original est à Anvers ; une *Descente de Croix* de Daniel, dont l'original est à la Trinité du Mont, à Rome ; le *Martyre de Saint Pierre de Véronne* de Titien ; *L'Assomption de la Vierge*, de Murillo ; *Les filles de Jethro au puits* ; *L'Éducation de la Vierge* ; *La Vierge à l'oiseau* ; *Marie Madeleine* ; *Un Pèlerin de Jérusalem*. Ces deux derniers tableaux appartiennent maintenant à Mme Veuve Gustave Hamel. On y admirait encore *Une Madone*, précieux souvenir de famille, puisque l'artiste prit son fils Gustave, alors enfant, pour représenter l'Enfant Jésus et sa nièce, Mme Alphonse Hamel, pour figurer la Sainte Vierge.

Jacques Cartier, le découvreur du Canada, a fait aussi le sujet d'un de ses tableaux, et voici ce que nous en dit M. Ernest Mayrand, dans son livre : *Une fête de Noël sous Jacques Cartier*. «Un éminent peintre canadien-français, M. Théo-

phile Hamel, de Québec, a copié, sur l'original conservé à St-Malo (France), le portrait de Jacques Cartier. Les quelques privilégiés d'entre mes compatriotes qui ont eu le bonheur de faire la comparaison entre cette copie et le précieux original sont unanimes à déclarer que le travail du peintre est excellent et qu'il reproduit avec une saisissante vérité la figure du découvreur. La gravure s'est depuis emparée de l'œuvre de M. Hamel et l'a popularisée sur billets de banque. »

Il a encore fait une peinture, représentant les trois vaisseaux de Jacques Cartier, qui est actuellement en la possession de M. Gabriel Taschereau, avocat à Thetford Mines.

Parmi ses meilleures toiles, on compte aussi celle figurant *Samson poursuivant les Philistins*.

Une médaille, actuellement en la possession de sa belle-fille, Mme Veuve Gustave Hamel, témoigne encore de sa supériorité artistique. Elle lui fut donnée par la Chambre des Arts et Manufactures du Bas-Canada à l'Exposition Industrielle tenue à l'occasion de la visite du Prince de Galles au Canada en 1860.

Théophile Hamel est mort le 22 décembre 1870, emportant avec lui dans la tombe le respect et l'estime de tous ses contemporains.

Il a la gloire d'être inscrit au « Panthéon Canadien » de M. Maximilien Bibaud, et de figurer au tableau des célébrités canadiennes de 1864.



## LE CHEVALIER A.-S. FALARDEAU



Bien différente est la carrière de cet illustre artiste canadien-français, et l'on peut dire qu'elle est la plus extraordinaire et la plus intéressante de celle de tous nos artistes, par suite des difficultés sans nombre qu'il eut à subir à ses débuts et des magnifiques succès, souvent suivis de revers, qu'il a obtenus en Italie où il se fixa après y avoir étudié son art.

Antoine Falardeau, dont la jeunesse et les seize premières années de sa vie en Italie nous ont été racontées par l'un de nos historiens, M. l'abbé Casgrain, est né le 13 août 1823, dans une de nos plus anciennes paroisses, au Cap-Santé, à quelque distance du village, dans un charmant endroit désigné pittoresquement par les gens de l'endroit du nom de *Petit Bois de l'Ail*. Il était le fils de Joseph Falardeau, qui à l'âge de seize ans combattait dans les rangs des Voltigeurs du Colonel

de Salaberry, et s'établit après son mariage sur une terre au Cap-Santé.

Il était loin d'avoir les goûts de son père. En effet, dès qu'on lui donna un crayon, il s'en servit pour dessiner à l'école et à la maison toutes sortes de dessins fantastiques qu'il colorait avec du jus de betteraves, et lorsque son père voulut l'employer aux travaux de sa terre, il ne réussit pas plus que son maître avait réussi à le faire étudier à l'école.

Doué d'une intelligence très vive et d'une nature très impressionnable, il ne pouvait continuer de vivre dans un milieu si peu favorable à ses goûts artistiques.

Il déserta donc un jour le toit paternel en l'absence de ses parents, et vint à pied à Québec, pour y vivre dans une autre atmosphère, et y chercher un emploi moins prosaïque.

Il avait alors 14 ans. Seul et sans ressources, il n'est pas facile de gravir les sommets. Falardeau, comme beaucoup de jeunes, devait l'apprendre à ses dépens. Content, cependant, d'avoir quitté la terre, il pouvait dire, comme André Chénier :

« *L'illusion féconde habite en mon sein.*

» *J'ai les ailes de l'espérance.* »

Pour gagner sa vie, il est obligé d'accepter tout ce qu'il peut avoir. Il entre d'abord chez

le Dr Sewell, en qualité de jeune homme de confiance, puis il est employé chez le juge Panet, où il se plaît à imiter les bouquets de fleurs peints sur des vases en porcelaine de Chine pour en faire cadeau à des jeunes filles.

Il passe ensuite un an, comme *commis* chez M. J.-B. Vézina, et pendant ce temps il fréquente l'école du soir de M. Thom. De là, il entre chez M. Todd comme peintre d'enseignes et commence enfin à exercer son talent d'artiste. Il y demeure deux ans et y devient si habile que son maître en est tout extasié et se complaît à montrer ses ébauches à ses amis.

Il y fait en outre la connaissance de M. Théophile Hamel, qui lui donne des conseils et lui prête des dessins. Pendant le séjour de M. Hamel en Europe, il a la bonne fortune de prendre des leçons d'un peintre de portraits en miniature, nommé Fassio, que des malheurs de famille avaient exilé de sa patrie, l'Ile de Corse.

Au retour de M. Hamel, il eut l'idée d'étudier avec lui, mais lorsque celui-ci déploya devant ses yeux les belles peintures qu'il avait apportées d'Europe, Falardeau n'eût qu'une pensée, celle d'aller se vivifier aux sources de l'art, et comme le dit si bien son biographe : *Son cœur était déjà parti pour l'Europe, il ne songeait plus qu'à aller le chercher.* D'autres que lui auraient hésité, mais Falardeau a vite pris sa détermination.

Il vend tout ce qu'il a, tableaux, meubles, garde-robe, et avec le secours de quelques admirateurs de son talent, du notaire Archibald Campbell; entre autres, il part pour New-York avec 104 louis dans sa poche, et une lettre de recommandation du gouverneur Catheart comme passeport.

Ici commence la plus triste époque de sa vie, qui devait durer de septembre 1846 à janvier 1852, et il semble qu'au moment où il désire mettre son projet à exécution tout lui arrive pour le décourager et le faire renoncer pour toujours à son pinceau.

A New-York il est obligé d'attendre trois longues semaines un vaisseau à destination de Marseille, et se voit obligé de faire ainsi une brèche à son gousset déjà peu garni.

Rendu à bord il s'aperçoit qu'il a pour capitaine un bandit dont la bouche vociférait les blasphèmes les plus révoltants et qui, toujours à moitié ivre, se plaisait à brutaliser le petit mousse de son équipage.

Malade et n'osant bouger, il passe presque toute la traversée étendu sur son lit, pleurant et priant. Par surcroît de malheur, une tempête horrible, qui dure trois semaines, assaille le vaisseau et lui fait croire qu'à tout instant il peut être englouti dans l'Océan et devenir la proie des requins.

Arrivé à Marseille, il est si épuisé du mal de

mer et du manque de nourriture qu'il est deux jours sans pouvoir se remettre.

Il était loin pourtant d'être au terme de ses tribulations.

Au cours du trajet de Livourne à Florence, où il avait l'intention de se fixer, on lui vola les clefs de sa valise, qu'il est obligé de briser à son arrivée.

À Florence, amère dérision, on le conduit à l'hôtel des Clefs d'Or, où il peut à peine dormir, tant il s'y sent mal à l'aise...

Le lendemain il espérait faire la connaissance d'un ami de M. Hamel. Fatalité, on lui apprend qu'il était mort depuis deux mois.

À Florence, comme ailleurs, quand on n'a pour toute richesse que 2,000 francs et qu'on a la perspective de vivre plusieurs années avant de pouvoir gagner sa vie par son travail, il faut économiser et vivre de peu.

C'est ce que fit Falardeau.

Pendant plus d'une année il vécut au pain et au lait, dans une petite chambre louée à raison de dix francs par mois, ne se payant le luxe d'un bon repas qu'à de rares intervalles.

Cela ne l'empêcha pas de travailler ferme à l'Académie des Beaux-Arts où il fut admis par l'entremise de l'ambassadeur anglais près la Cour de Toscane, et où il eut pour professeur les célèbres maîtres Calendi et Gazzarini.

Un autre mal aussi terrible que la faim devait bientôt l'assaillir : la nostalgie.

Lassé d'avoir toujours à l'esprit l'image de la patrie canadienne et le souvenir de ses parents et amis délaissés, il est souvent tenté d'abandonner la terre d'Italie pour revenir au pays natal, mais il finit par vaincre la tentation.

D'autres malheurs viennent encore s'abattre sur lui.

Quatre fois, en quelques années, de 1848 à 1856, il est près de perdre la vie et de dire adieu à tous ses beaux rêves d'avenir.

Ce sont ces malheurs que nous raconte M. l'abbé Casgrain.

En 1848, un jour qu'il passait tranquillement dans une rue de Florence, une bande de révolutionnaires se jette sur lui aux cris de : Abasso Tedesco ! A bas l'Autrichien, et sans l'intervention de la police, il aurait peut-être reçu des blessures mortelles.

En 1849, il faillit se noyer en prenant un bain dans la baie de Livourne. Il fut heureusement sauvé par un batelier qui plongea dans la mer pour l'en retirer inconscient. Quand il reprit connaissance il se trouva la tête en bas dans le bateau de son sauveur.

En 1852, une fièvre violente s'empara de lui. Il fut bientôt entre la vie et la mort et pendant quelque temps même il fut laissé pour mort,

un drap sur la figure, sur le point d'être enseveli vivant.

Enfin en 1854, il fut gravement malade par suite de la morsure de son chat devenu enragé. Il n'en guérit qu'à la fin de l'année 1855.

Cependant il résiste aux attrait de la terre canadienne.

Déjà le succès, la renommée, de brillantes relations sociales, le tiennent rivé au sol d'Italie.

Le succès d'abord ! Il lui apparut pour la première fois dans un éclair de gloire, et ce fut pour lui comme un coup de foudre dans un ciel sombre.

Voici en quelle circonstance :

A son séjour à Parme où il demeura plusieurs mois, après avoir étudié et copié les œuvres des maîtres de la peinture à Milan, à Bologne, à Venise et à Naples, il eut, en décembre 1851, l'heureuse occasion de prendre part à un concours international pour la meilleure copie du Saint Jérôme du célèbre peintre Le Corrège.

Le sujet de ce tableau est la Madone avec l'Enfant Jésus, Sainte Madeleine et Saint Jérôme. Il était à cette époque, et il est encore probablement au Musée de Parme, dans un salon à part, sanctuaire réservé à cette incomparable création. « Lorsqu'on le voit, nous dit l'abbé Casgrain, on est transporté d'admiration. La beauté des formes, la grâce, l'élégance égalent la grandeur

de la conception et la magie du coloris. Les mains de l'Enfant Jésus se jouant avec la chevelure d'or de Marie sont quelque chose de divin.»

Et sa valeur est telle que l'Angleterre offrit deux millions de francs pour en avoir la propriété.

Voilà le chef-d'œuvre que Falardeau avait la témérité de vouloir reproduire.

Plusieurs autres artistes éminents tenaient aussi le pinceau devant la célèbre toile.

Les curieux et les amateurs suivaient avec intérêt cette joute du talent.

Bientôt les têtes se pressèrent derrière l'épaule de l'*Americano*, comme disaient les Italiens.

A mesure que l'œuvre se dessinait, l'admiration croissait et attroupait la foule. Ce fut à la fin une véritable procession. Un frisson d'enthousiasme, nous dit encore l'abbé Casgrain, parcourut la ville et il fallut ouvrir les portes du musée, le dimanche, pour satisfaire la curiosité publique. Finalement l'Académie des Beaux-Arts de Parme lui décernait le premier prix et l'admettait même à l'unanimité au nombre de ses membres *honoraires*.

Les événements les plus merveilleux se succédèrent alors avec rapidité et vinrent décupler son bonheur.

Un jour le duc de Parme, Charles III de Bourbon, accompagné de la Duchesse de Parme, de

Don Carlos d'Espagne et de sa suite, vinrent lui rendre visite à son atelier, dans le but de voir le tableau qui faisait tant de bruit. A sa vue, ils en félicitèrent l'artiste et le Duc lui en exprima spécialement son admiration en lui disant : « Très bien, très bien, jeune homme, vous avez merveilleusement compris l'original. »

Deux fois même il voulut l'acquérir, mais Falardeau, sur le conseil du directeur de l'Académie, préférant lui en faire cadeau, lui dit à sa seconde visite : « Puisque Votre Altesse semble si désireuse de posséder mon œuvre, j'ose la prier de vouloir bien me permettre de lui en faire cadeau. »

Le lendemain, la toile était installée au Château du Duc, et le peintre était assis à sa table. Après le diner, le Duc, détachant de son cou une magnifique épingle en diamant, lui dit en la lui représentant : « Chevalier, voilà pour votre cadeau. Veuillez, je vous prie, vous rendre chez mon chancelier, »

Quelques instants après Falardeau recevait des mains de son Chancelier les lettres le nommant Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis.

Quelques jours après la marquise Strozzi réunissait en son honneur l'élite de la société de Parme et lui présentait les célèbres professeurs Toschi et Gaibasi qui devinrent pour lui des amis dévoués.

Puis un beau matin il recevait de M. Antoine Bertani, un excellent connaisseur en matière d'art une belle lettre que la revue *L'Artiste* de Paris reproduisit dans ses colonnes, le 1er février 1852, avec une note élogieuse où il était dit que l'artiste avait fait cette copie « *avec un sentiment tout-à-fait corrégien* ».

Voici cette lettre :

« Monsieur,

« J'ai été, il y a quelques jours, à l'Académie pour admirer votre ravissante copie ; malheureusement, vous n'y étiez pas. Et, comme je n'ai pas eu le bonheur de vous voir, laissez-moi m'abandonner par écrit à l'entraînement des idées qu'elle a soulevées dans mon esprit, et permettez que j'obéisse au besoin impérieux de vous en témoigner de nouveau mon admiration. Mais, avant tout, recevez, Monsieur, les sentiments de ma reconnaissance, de ce que vous avez fait revivre pour moi un temps qui, hélas ! n'est plus, qui ne reviendra peut-être jamais plus ! ce temps si fertile en écoles de peinture, d'où s'envolaient par flots des légions d'artistes éminents qui allaient porter dans tout le reste de l'Europe le goût exquis du beau, et y répandre la renommée de la glorieuse Italie.

« Oui, Monsieur, j'ai admiré votre œuvre : mon regard courait sans cesse de l'original à

la copie ; et voyant celle-ci, qui n'attendait que quelques dernières touches de la main si savamment fidèle et passionnée de laquelle elle tient le prestige de la vie, je rêvais, oui, je rêvais qu'un des élèves les plus chéris du grand maître allait venir l'achever. Voilà mon rêve. — Pourtant il y avait bien des difficultés à surmonter dans l'immense tâche que vous vous étiez imposée ! Que de beautés dans ce splendide modèle ! Que de beautés que tout le monde peut apprécier, mais qu'il est presque impossible de retracer ! Et combien d'artistes n'ai-je pas vus tomber sous le poids trop lourd de ce fardeau de géant ! Mais vous dans cette copie-là, dans votre œuvre nouvelle, vous ne vous êtes pas borné à reproduire servilement les traits du pinceau et la brillante harmonie du coloris du Corrège, comme beaucoup de vos devanciers ont tâché de faire sans pouvoir parvenir à atteindre leur but : étude ingrate et froide, tour de force d'émailleur. Dans cette copie, vous avez pénétré les mystères de la palette magique du peintre immortel ; vous avez approfondi sa sublime pensée ; vous vous êtes inspiré du souffle de son âme toute divine ; vous avez sondé les recoins les plus intimes de son cœur de poète, et vous vous êtes enivré du doux parfum de son charme : vous avez saisi l'élan de sa brûlante imagination. Dans cette copie-là, il n'y a pas seulement du talent, il y a du génie : voilà la réa-

lité. Honneur à vous, jeune homme ! Il ne vous reste désormais qu'à voler de vos ailes ; livrez-vous donc dans l'espace, vous ferez grand chemin.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de mon dévouement.

Antoine BERTANI. »

« P. S. — Avant de fermer cette lettre, je suis retourné à l'Académie. Je viens d'y voir votre copie tout à fait achevée ! Que pourrais-je dire, si ce n'est que j'en suis épris jusqu'à l'enthousiasme ! Oh ! si, dans un jour de malheur (malheur affreux !) l'original venait à subir l'arrêt fatal de cette loi suprême de destruction qui pèse sur toute chose émanant de la puissance humaine, certes, il ne nous resterait, pour chercher un soulagement à notre poignante douleur, qu'à tourner nos plus ardents désirs vers le nouveau monde et à lui demander, comme réfléchie dans un miroir fidèle, une des plus prodigieuses créations de l'esprit vivifiant de la vieille Italie. »

La renommée aux ailes d'or porta alors son nom au loin et la fortune vint frapper bientôt à sa porte.

A son retour à Florence, il reçut d'une seule personne pour \$800.00 de commandes. Il en reçut même de la Grande Duchesse de Mecklembourg et de l'Impératrice Douairière de la Russie, de l'illustre homme d'état anglais Bright et du vainqueur de Chapultepec.

Un brillant mariage vint couronner ces grands événements.

Le 17 septembre 1861, il épousait Mlle Catherine Mannucci-Benincasa, fille du marquis de ce nom et de la marquise de Rucelai, dont la famille était l'une des plus anciennes et des plus célèbres de Florence.

Tant de succès ne pouvaient laisser ses compatriotes indifférents à sa gloire.

Aussi reçut-il un accueil chaleureux et des ovations enthousiastes à son premier voyage à Québec. Par une heureuse coïncidence, il y arriva le 24 juin 1862, accompagné de sa noble et jeune épouse. Les réceptions se multiplièrent et un banquet lui fut donné où le jeune poète d'alors Louis Fréchette, lut une charmante pièce de vers composée en son honneur. De sa main, le Canada Français inscrivait ainsi un nom de plus dans ses glorieuses annales.

Voici cette pièce citée par l'abbé Casgrain :

Quand l'aigle est fatigué de planer dans la nue,  
Retraversant l'espace en son vol triomphant,  
Il revient se poser sur la montagne nue,  
Qui tressaille d'orgueil en voyant son enfant.

Peintre, tu nous reviens, ainsi que l'aigle immense  
Qui, faisant trêve un jour à son sublime essor,  
Avant que dans les cieux sa course recommence,  
Se repose un instant pour disparaître encor.

Arrivé tout à coup des sphères immortelles,  
Où sans craindre leurs feux tes pieds se sont posés,

Tu resplendis encore, et l'on voit sur tes ailes  
La poudre des soleils que ton vol a rasés.

Un jour, jeune inconnu, sentant dans ta poitrine  
Couvrir du feu sacré l'étincelle divine  
Et ton destin se révéler,  
Tu dis : Quittons ces lieux aux muses trop acerbes !  
A moi le large espace ! à moi les monts superbes !  
Je suis aigle, je puis voler !

Et tu partis. Longtemps la foule indifférente  
Ne daigna du regard suivre ta course errante.  
Comme un oiseau perdu dans l'air,  
Nos rives t'oubliaient, lorsque la renommée  
A ta patrie encor si tendrement aimée,  
Jeta ton nom dans un éclair.

Enfin, tout enrichi des trésors du vieux monde,  
Où la gloire, enchaînant ta palette féconde,  
T'avait trop longtemps retenu,  
Tu reviens visiter, après seize ans d'absence,  
Le vieux foyer béni qui t'a donné naissance :  
O peintre, sois le bienvenu !

Mais confiant dans ton étoile,  
O noble fiancé des arts,  
Demain tu remets à la voile  
Pour le vieux pays des Césars ;  
Tu retournes au champ fertile  
Où croit le laurier de Virgile,  
Où dort le luth d'Alighiéri.  
Florence, la ville artistique,  
Réclame ton pinceau magique  
Et ton talent qu'elle a mûri.

Va ! quitte nos climats de neige !  
Pour toi trop sombre est notre ciel ;  
Il te faut le ciel du Corrège,  
Le ciel d'azur de Raphaël ;  
Il te faut la douce Ansonie.  
Ses horizons pleins d'harmonie,  
Ses chants, ses échos, ses zéphirs ;

Il te faut ses blondes campagnes,  
Ses bois, ses fleuves, ses montagnes,  
Ses chefs-d'œuvre, ses souvenirs !

Va ! poursuis ta noble carrière !  
Jusqu'au sommet porte tes pas !  
Tu ne peux rester en arrière,  
Ta gloire ne t'appartient pas !  
Ouvrant l'essor à ton génie,  
Va cueillir la palme bénie  
Qui doit un jour ceindre ton front.  
Pars ! et nos rives étonnées,  
En contemplant tes destinées,  
Avec orgueil te nommeront !

Falardeau eut alors le bonheur de revoir son ancien conseiller, M. Théophile Hamel, son confrère Antoine Plamondon, et ceux qui lui avaient rendu visite à Florence, entre autres : M. Guillaume Lamothe, de Montréal, qui, en 1849, fut le premier à l'encourager en lui donnant la commande de son portrait et de celui de sa femme, Mlle Marguerite de Savoie, jeune florentine d'origine française qu'il venait d'épouser ; M. Napoléon Bourassa, l'artiste dont la visite en 1853 fut pour lui un grand bonheur à la suite des fièvres qui avaient beaucoup affaibli sa santé.

— Il y revint en 1880, dans une circonstance mémorable, alors que Québec était en fête et célébrait la visite du général de Charette.

— Peu d'années après, en 1889, il mourait dans un accident tragique. Au moment où il traversait à cheval un des ponts de l'Arno, pour se rendre à sa maison de campagne, son cheval prit

peur au passage d'un train de chemin de fer, et le jeta dans la rivière, où malheureusement il trouva la mort.

Sa dépouille mortelle fut déposée au cimetière de San Miniato, à Florence.

Sur la pierre de la dalle funéraire où il repose, sa femme et ses deux filles ont fait graver cette inscription :

CI-GIT  
 LA DÉPOUILLE MORTELLE  
 DU  
 CHEVALIER ANTOINE-SÉBASTIEN  
 FALARDEAU  
 PEINTRE, NÉ A QUÉBEC DANS LE CANADA  
 LE 13 AOUT 1823  
 ET MORT SUBITEMENT A FLORENCE  
 SA SECONDE PATRIE  
 LE QUATORZE AOUT 1889  
 A LA SUITE D'UNE CHUTE  
 PRÈS DU PONT ALLA BADIA  
 CATHERINE MANNUCCI-BENINCASA,  
 SA FEMME  
 ET  
 SES FILLES DIANORHA ET CATHERINE  
 DÉDIÈRENT CETTE ÉPITAPHE  
 PIEUSEMENT  
 QUE SON AME REPOSE DANS LA PAIX DU  
 SEIGNEUR

Au cours de leur voyage à Rome, en juillet dernier, à l'occasion de l'année sainte, les Artisans Canadiens-Français se rendirent au cimetière de San Miniato pour y déposer une couronne de fleurs sur la tombe de leur illustre compatriote.

Falardeau a laissé une œuvre considérable. Outre ses originaux, il a laissé un grand nombre de copies très précieuses.

Il est regrettable cependant que le Canada Français en soit si dépourvu.

Quatre seulement nous sont connues : *Le Christ en Croix*, au Séminaire de Québec, copie d'après celui de Raphaël ;

*La Baie de Castelmare*, superbe copie faite en 1855, à Florence, d'après Salvator Rosa, à l'Université Laval.

Une *Madone du Rosaire*, à la sacristie de la chapelle des religieuses du couvent du Bon Pasteur, à Québec, maison-mère.

*Portrait de Madame Vigée-LeBrun*, copie de celui de Mme Vigée-LeBrun, peint par elle-même.

De son œuvre, M. l'abbé Casgrain nous a laissé une flatteuse appréciation dans son livre. La voici :

« Il ne nous a pas été donné de voir le fameux *Saint Jérôme* de M. Falardeau ; mais d'après celles de ses peintures que nous avons eu occasion d'apprécier, il semble que son talent a plus de charme que de fierté, de finesse et d'élégance

que de vigueur, de délicatesse exquise et de sentiment que d'énergie.

« Il excelle dans la perfection du fini, dans la poésie de l'exécution.

« Ses miniatures sont d'une vérité de ton, d'une pureté de lignes, d'une transparence, d'une fraîcheur, d'une harmonie de style et souvent d'une naïveté ravissantes.

« Nous avons pu admirer la réunion de ces brillantes qualités spécialement dans un des petits tableaux qu'il a exposés ici.

« Nous voulons parler de la copie du portrait de Mme Vigée-Lebrun, d'après elle-même, copie maintenant en la possession de M. P.-B. Casgrain, de Québec.

« Cette toile est enlevée avec une chaleur de coloris, une richesse de carnation éblouissantes.

« Il y a une limpidité dans ces yeux expressifs qui vous regardent, un charme dans cette bouche qui vous sourit, une souplesse et une légèreté dans ces cheveux bouclés et flottants, un abandon, un naturel dans les ondulations de ces draperies, qui rivalisent avec la perfection de l'original.

« Pendant ses longues luttes contre les tristes réalités de la vie, qui absorbaient les grandes énergies de son être, on dirait que tous les sentiments suaves, les frais rayons, les douces pensées, si longtemps exilées de son âme, se sont réfugiées au bout de son pinceau. »

Falardeau avait fait de sa première résidence, No 1324, via de Bardi, et en dernier lieu de la villa *Machiaveli*, qui appartenait à son épouse, un véritable musée. Il y avait six salles où il avait amassé les objets les plus rares.

Mlle Adèle Bibaud nous en a fait la description suivante, en complétant l'œuvre de son père : Le Panthéon Canadien.

*1ère salle* : Une assez nombreuse collection des portraits des premiers maîtres, tels que Leonardo Vinci, Raphaël, André de Sarte, Le Guido, Rubens, Van Dyck, Titien, Paul Véronèse, Sir Joshua Reynolds.

*2me salle* : Plusieurs petits tableaux flamands et hollandais qui font l'admiration des visiteurs pour leur fini et l'expression particulière à chaque copie de maître différent, une des qualités du Chevalier Falardeau, qui saisissait la manière de chaque maître, et oubliait ce qu'il savait lui-même pour s'identifier avec son modèle ;

*3me et 4me salles* : Là étaient des tableaux de la plus grande importance des différentes écoles d'Italie, ou l'école florentine dominait, si ce n'est que celle de Rome était représentée par une magnifique copie de la « Madone à la Chaise, » de Raphaël. Le dessin en est admiré, ainsi que le clair obscur des tons, et chaque teinte est rendue avec infiniment de talent. « Une Flore, », d'après LeTitien, dont la couleur est si bien rendue que

ce tableau ne semble pas peint par une main moderne. — Deux grands tableaux, dont l'un « *Le Christ en Croix* » d'après Le Guido, a été peint en 1851, bien qu'il semble vieux d'un siècle, l'autre, qui est « *La mort de Saint Joseph* », est d'après Franceschini. — « *Une Judith* » d'après Christophe Allori. — « *Une tête de Méduse*, » et des paysages d'après Salvator Rosa et Claude Lorrain.

5<sup>me</sup> et 6<sup>me</sup> salles : Un très beau « *Martyr de Saint Barthélémi* » de Ribeira Spagnoletto. « *Un Christ en Croix* » d'après Raphaël. « *Apollon et Marsias* » d'après Pierre de Cortone. « *Saint Pierre de Cortone*. « *Saint Jean-Baptiste* » baptisant Jésus-Christ, par Baroccio. Un paysage de Poussin et des fleurs de Lopez.

Les meubles de ces six salles étaient ce qu'il y avait de plus rare, tous du 15<sup>e</sup> siècle, admirablement sculptés et venant des premières familles de la Toscane, telles que les Médicis, les Strozzi, les Martelli, les Pucci, et même du temps de la république de Florence.

Il avait refusé pour ces meubles plus de mille livres sterling, sans les lustres antiques en verre de Venise et les candélabres.

On admirait aussi des tentures brochées d'or et d'argent, des damas, des cristaux, des bronzes, des monnaies, des médailles, des plats des plus célèbres fabriques d'Urbin, de Pezana, de Faenza

et de Forli, dont un seul était estimé à cent louis.

L'un de nos bons artistes peintres québécois, M. Eugène Hamel, a eu la bonne fortune d'examiner parfaitement tous ses objets d'art pendant son séjour chez lui en 1869, et il en a été émerveillé.

Peut-être est-il possible encore de les voir pour ceux des nôtres qui iront à Florence. Ils pourront du moins rendre visite à ses deux filles, et rendre ainsi hommage à celui qui a été l'un des premiers à faire honorer le nom canadien-français à l'étranger.

Je termine ce travail en souhaitant de voir bientôt installées à l'École des Arts les photographies de ces quatre artistes, qui ont été les premiers à nous révéler les chefs-d'œuvre des grands maîtres de la peinture, et qui contribuent encore par leurs œuvres à élever nos cœurs vers la céleste patrie, objet suprême de leurs aspirations pendant leur vie.

---



## JOSEPH-ADOLPHE RHO



Ils sont rares les historiens et les chercheurs qui dans leurs recherches et leurs travaux ont satisfaction d'avoir obtenu tous les renseignements désirés.

Tout récemment encore n'a-t-on pas lu dans *Le Terroir* que les historiens en sont rendus à

chercher le lieu exact et la date précise de la naissance de notre poète national, Octave Crémazie, mort pourtant il n'y a pas si longtemps, en 1879, au Havre, et qu'à ce sujet on soutenait des opinions fort contradictoires ; ce qui faisait dire avec raison à M. Damase Potvin, l'un des rédacteurs de cette revue :

« Des gloires relativement récentes nous apparaissent à certains moments, quand nous voulons les mettre en lumière, comme appartenant à une lointaine antiquité. »

En livrant au public mes notes sur la carrière

de cet artiste qui eut pendant de longues années avant sa mort une notoriété bien méritée, je puis dire que je subis le même sort, et que les réflexions de M. Potvin s'appliquent fort bien à ce génial artiste.

Une ombre épaisse, en effet, nous empêche de connaître, à une seule exception, ce qu'il a fait au point de vue artistique depuis l'âge de vingt ans jusqu'à quarante ans.

Aussi nous bornerons-nous à signaler les belles et nombreuses œuvres que nous lui connaissons depuis sa quarantième année jusqu'à sa mort, afin de mettre en lumière ses mérites et sa valeur artistique.

Ces œuvres sont de deux caractères différents.

Les unes doivent leur beauté à la peinture ; les autres, à la sculpture.

Celles de la première catégorie sont les plus nombreuses.

Aussi les mentionnerons-nous en premier lieu.

Elles ont ceci de particulier, c'est qu'elles ont été exécutées lorsque cet artiste était en pleine maturité de son talent.

La première que nous avons retracé date en effet d'une époque assez avancée de sa vie. Elle a été exécutée en l'année 1875, alors que cet artiste avait quarante ans : c'est le portrait en pied de Sa Grandeur Monseigneur Laflèche, évêque de la ville des Trois-Rivières, l'un des plus grands

orateurs de la chaire sacrée en notre province.

De 1875 à 1883, ses œuvres nous sont peu connues. Tout ce que l'on sait, c'est qu'en mai 1879, il exposait deux tableaux, à Québec. L'année précédente, il traversait l'océan dans le but d'étudier en Europe les chefs-d'œuvre des différentes écoles de peinture, mais il ne put y rester aussi longtemps qu'il le désirait, étant appelé d'urgence par la maladie de son épouse.

Six ans plus tard heureusement, le 27 février 1884, il réalisait plus que son rêve, en se rendant jusqu'à Jérusalem avec un groupe de pèlerins canadiens-français formant partie du premier pèlerinage en Terre Sainte organisé en notre province, et dont l'organisateur était l'abbé Provencher, le distingué curé de la paroisse du Cap Rouge, près de Québec, et fondateur du *Naturaliste Canadien*.

Ce qui l'avait encouragé à faire les frais de ce voyage, c'était un article élogieux publié dans le *Journal des Trois-Rivières* par M. Ernest Gagnon, l'un de nos hommes de lettres les plus estimés, dont voici le texte :

#### PEINTURE

Les habitués de la rue Saint-Jean ont remarqué, depuis quelques jours, deux charmants tableaux, l'un peint à l'huile et l'autre au pastel, exposés dans la vitrine de M. Lavigne, éditeur

de musique. M. Rho, de Bécancour, en est l'auteur. Tous deux représentent *Madame LeBrun peinte par elle-même*.

L'original de cette peinture est au palais Pitti à Florence. C'est le plus connu des trois portraits de madame LeBrun peint par la célèbre artiste elle-même ; les deux autres sont au Louvre.

M. Rho a exécuté ces tableaux d'après une copie que possèdent les Dames Religieuses Ursulines de Québec et qui a été faite sur l'original, à Florence, par madame Teerling de Rome.

Un court examen des tableaux exposés chez M. Lavigne suffit pour constater que M. Rho possède cette sûreté de touche, cette connaissance du dessin, ce don du coloris qui révèlent un artiste supérieur et sans lesquels on ne peut faire que des œuvres sans valeur.

Comme beaucoup de ses confrères, M. Rho a commencé par être sculpteur avant de se faire peintre. Il a eu aussi l'avantage de prendre d'un maître français, Frère de la doctrine chrétienne, des leçons de dessin et de perspective qui lui ont été extrêmement utiles.

Connaissant déjà la sculpture, la photographie, la géométrie et la perspective, M. Rho voulut aussi étudier l'anatomie et visiter les grands musées de l'Europe. Il se rendit l'an dernier à Paris, où, grâce aux bons offices du jeune et distingué

M. Charles Huot, il était déjà en relation avec les principaux artistes de la capitale de la France lorsque la maladie d'un membre de sa famille le rappela en toute hâte au Canada.

Ce voyage bien trop court fut cependant loin d'être infructueux ; car s'il n'eût guère le temps d'étudier à Paris, notre artiste put néanmoins visiter avec soin les galeries du Louvre, de Versailles, du palais du Luxembourg et de l'école des beaux-arts, et recevoir des maîtres qui le virent à l'œuvre des paroles d'encouragement, de ces paroles qui réchauffent et fécondent le talent, comme les doux rayons du soleil donnent aux plantes la chaleur, la couleur et la vie.

Il existe, non loin de Milan, une petite ville appelée *Rho* où sont conservées plusieurs toiles précieuses. Le lecteur se demandera peut-être si l'auteur des tableaux dont nous venons de parler est d'origine étrangère, et s'il a voulu suivre un usage italien en prenant le nom de cette localité. Il n'en est rien. M. Rho appartient à une famille canadienne-française bien connue, dont plusieurs membres signent *Rhault*, et il n'a d'italien que ses aptitudes peu ordinaires pour la peinture.

Nous ignorons quelle carrière pourrait fournir M. Rho s'il lui était donné d'étudier aux sources de l'art comme peintre d'histoire. Dès à présent on ne peut refuser de lui reconnaître une grande habileté dans le genre auquel il s'est attaché

spécialement : le portrait. Il possède à un très haut degré le don de saisir les ressemblances ; ceux au crayon, au pastel et à l'huile, que nous avons vus, sont parfaits sous ce rapport.

Nous faisons des vœux pour que M. Rho rencontre parmi nous toute la sympathie et tout l'encouragement qu'il mérite. Nous espérons aussi qu'il pourra reprendre son voyage d'Europe ; voir l'Italie, le pays de la cantilène, des chefs-d'œuvre de l'art, des grands souvenirs, et y faire mûrir son incontestable talent.

Ernest GAGNON.

En 1883, il était chargé de décorer à fresque l'église de la paroisse de Saint-Sylvère, dans le diocèse de Nicolet.

Puis dès son retour au pays, après être resté plusieurs mois à Rome, il se mettait à la tâche de terminer deux magnifiques tableaux de grande dimension, commencés à Rome même, et représentant, l'un : *Les Pèlerins du premier pèlerinage canadien sur les bords du Jourdain, en Palestine* ; l'autre : *Le Baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Jourdain*.

Fait important à noter.

Une lettre de cet artiste adressée de Rome, en date du 6 août 1884, à son ami l'abbé Provencher, et reproduite dans l'ouvrage intitulé : *La vie et l'œuvre de l'abbé Provencher*, que le chanoine

V.-A. Huard, de Québec, a publié récemment, nous indique que les personnages qui figurent dans le premier de ces deux tableaux, sont précisément ses compagnons de pèlerinage :

« J'ai décidé, aussitôt votre départ de Rome, de faire un paysage du Jourdain. Je le fais pour M. Audet. Dans le premier plan, M. Audet, à cheval, avec un moucre. Second plan : M. Bochet, assis, parapluie à la main, de l'autre recevant un verre d'eau de M. Quinn ; M. Lafortune faisant partie des trois, et retirant une bouteille d'eau du Jourdain. A l'ombre du gros sycomore : le Frère Benoît causant avec M. Rioux. A côté d'eux des ustensiles de cuisine que le drogman s'occupe de mettre dans le sac. Quatrième plan : MM. Barry et Babineau. Cinquième : toujours à l'écart, un moucre sur un âne... J'ai écrit à Jérusalem pour avoir des détails pour paysage, costumes, portrait, etc. J'ai commencé une composition de saint Jean-Baptiste. »

De plus, et nous devons en être reconnaissant à M. le chanoine Huard, qui nous a généreusement permis d'utiliser les vignettes de son livre, nous en donnons une reproduction photographique assez nette, avec la légende qui se lit ainsi :

« Premier pèlerinage canadien en Terre Sainte (1884), groupé sur les bords du Jourdain, à l'endroit du baptême de Notre-Seigneur. Personnages (de gauche à droite) : Drogman, les abbés

Barry et Babineau, M. Ledoux, les abbés Noel et Rioux, Frère Benoît, un Bédouin, l'abbé Au-



det, M. Lefebre, les abbés Bochet et Quinn, M. A. Rho, l'abbé Provencher.»

Grâce aussi à M. le chanoine Huard, qui a

encore reproduit dans le même ouvrage les circulaires faisant appel aux membres de la Société Saint-Jean-Baptiste et du clergé de la province de Québec, on se rend compte du labeur que M. l'abbé Provencher s'est imposé dans le but de présenter, au nom des Canadiens Français à l'Église de la Grotte où est né saint Jean-Baptiste, le tableau du *Baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, que M. Rho avait déjà commencé à Rome d'après ses instructions.

Dans une de ces circulaires, l'abbé Provencher nous donne la genèse de ce tableau dans les termes suivants :

« Mon intention avait été d'abord d'offrir une lampe, en pourvoyant à son entretien ; mais les gardiens du sanctuaire n'ont pas voulu y consentir : Il y aurait bientôt encombrement. On m'a proposé un ornement sacerdotal, c'est-à-dire une chasuble et ses accessoires, pour la célébration de la messe. Mais, les Canadiens visitant le sanctuaire n'auraient pu le remarquer. D'accord avec le révérend Père Gardien, je me suis arrêté à un tableau représentant le *Baptême de Notre-Seigneur*, lequel tableau sera placé au-dessus de la porte d'entrée de la Grotte, à l'endroit le plus apparent de l'église.

« Ce tableau, qui mesurera huit pieds sur six, répondra d'autant mieux au vœu de notre nationalité, qu'il sera l'œuvre d'un artiste canadien,

M. Rho, si avantageusement connu comme portraitiste, qui travaille actuellement à Rome. Ce sera une œuvre entièrement originale. M. Rho, qui vient de visiter la Terre Sainte, en avait déjà jeté sur le papier un croquis, que tous les connaisseurs qui l'ont vu ont admiré. Avant de mettre ce plan à exécution, le croquis sera soumis à l'approbation d'artistes les plus distingués de Rome, et il ajoute :

« M. Rho offre toutes les garanties d'une exécution de mérite, car il a étonné plus d'un artiste à Rome par sa capacité.

« Le cadre, en bois doré, portera un trophée, au haut, représentant un castor rongeur des branches d'érable, et, sur un ruban retenant le tout, on lira en lettres bien apparentes : *Don des Canadiens-Français.*

« Malgré la faible somme entre mes mains, je n'ai cependant pas hésité à donner la commande, comptant sur la générosité de mes compatriotes lorsqu'il s'agit d'œuvres religieuses. Et j'ai toute confiance que je ne serai pas déçu dans mon attente.

Et pour encourager les souscripteurs, il ajoutait en post-scriptum :

« Tous ceux qui donneront *une piastre ou plus* auront droit à une copie photographique, ou peut-être lithographique, du tableau, et ces copies, avant d'être distribuées, auront été bénites dans la Grotte même de saint Jean-Baptiste, en Palestine. »

Et dans sa circulaire adressée au clergé M. l'abbé Provencher donne un état des dépenses à encourir :

« Pour le tableau .....	\$ 500.00
Cinq cents à six cents copies en photographie ou lithographie, envoyées à Saint-Jean pour être bénites dans la Grotte et distribuées aux souscripteurs, soit .....	150.00
Transport, emballage, commission, droits, assurances, etc. ....	100.00
Circulaires, copies de listes et souscriptions .....	25.00
	<hr/>
	\$ 775.00

Tout en étant pas très élevées, elles ne purent être couvertes à temps par la souscription qui fut soumise à beaucoup d'obstacles par suite d'autres souscriptions plus pressantes et cela explique pourquoi les photographies distribuées aux souscripteurs d'une piastre furent réduites de format et ne purent contenir la légende du tableau que nous reproduisons plus loin et l'inscription qu'il avait rédigé, comme suit :

*Au haut de la photographie :*

RELIGION ET PATRIE

SAINT JEAN-BAPTISTE BAPTISANT  
NOTRE-SEIGNEUR

Par M. A. RHO, artiste canadien.

*Au bas de la photographie :*

DON DES CANADIENS-FRANÇAIS

*Offert au Saint Patron de leur nationalité, dans  
l'église qui couvre la Grotte où est né le Saint  
Précurseur, à Saint-Jean in Montana,  
(à deux lieues de Jérusalem).*

Apporté à Jérusalem par les pèlerins du quatrième pèlerinage canadien qui eut lieu le 19 février 1890, ce tableau fit l'admiration des religieux préposés à la garde de l'Église de la Grotte de Saint-Jean-Baptiste où il fut installé, comme en fait foi l'accusé de réception du Révérendissime Custode de Terre Sainte, en date du 6 septembre 1890, adressé à l'abbé Provencher, qui se lit comme suit :

« J'aurais dû vous écrire plus tôt pour vous remercier du magnifique tableau que vous avez eu la bonté d'envoyer.

Votre généreux don a fait l'admiration de tous les pèlerins. L'effet qu'il produit, au-dessus de la porte de la Grotte, est magnifique ; il ne pouvait être mieux placé. Volontiers j'ajoute la bénédiction séraphique pour tous les bienfaiteurs en général, et pour vous en particulier que nous considérons, à juste titre, comme l'ami et le bienfaiteur de la Terre Sainte. »

Une autre lettre du Fr. Liévin, adressée au même, en date du 30 mars 1891, est aussi élogieuse :

« Il m'a été impossible de répondre à votre si intéressante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, pour vous informer relativement au tableau que vous avez bien voulu offrir à Saint-Jean-Baptiste, dans la chapelle même de sa naissance, où il est bien placé et constitue le plus bel ornement de ce saint lieu. En ce moment-ci, je me trouve à Nazareth, arrêté avec six pèlerins par la pluie, et je profite de ce contretemps pour causer un peu avec vous et vous dire, mon bien cher frère en saint François, que votre tableau me paraît un *chef-d'œuvre*. S'il décore si bien le lieu de la nativité du Précurseur du Messie, il ne manque pas de faire honneur aux Canadiens, principalement à ceux qui s'en sont occupé. Demain, je recevrai la sainte communion, à l'autel de l'Annonciation, pour obtenir du Seigneur une bénédiction particulière pour vous et pour tous

ceux qui ont bien voulu vous assister dans cette belle œuvre. »

Connue seulement jusqu'à aujourd'hui des familles des souscripteurs et de leurs amis, cette œuvre le sera maintenant davantage, et pourra être admirée d'un plus grand nombre. En effet M. le chanoine Huard, qui avait eu la bonne idée et la libéralité d'en faire à ses frais une vignette adaptée à son livre et de l'intercaler dans les pages de son livre, a bien voulu nous permettre de la reproduire ici.

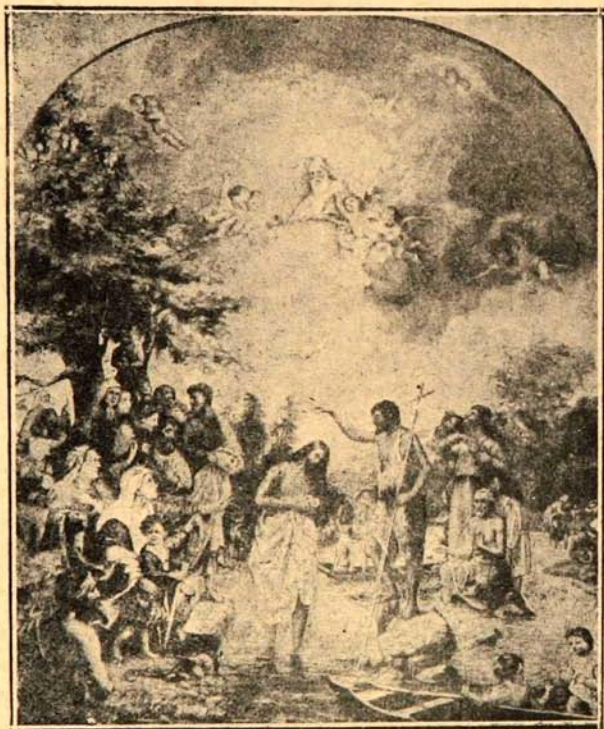
A voir cette vignette et à lire la description que M. l'abbé Provencher en a fait, il est facile de juger que l'artiste, pendant son séjour de plusieurs mois en la Ville Éternelle, s'est inspiré des chefs-d'œuvre de la peinture religieuse pour en faire la composition.

Voici cette description :

*Légende.* — Saint Jean-Baptiste, monté sur une pierre au milieu du Jourdain, verse sur la tête de Notre-Seigneur, qui s'incline devant lui, l'eau du baptême. Au-dessus, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descend visiblement sur le Sauveur. Au haut, le Père Éternel, accompagné d'une troupe d'anges, tout étonnés de ce spectacle, fait entendre sa voix qui éclate comme un coup de tonnerre : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Écoutez-le.*

Voici maintenant comment l'artiste a groupé ses personnages afin de donner une idée de la grandeur du mystère.

« A gauche, un groupe de personnages reflé-



tant, par leurs figures et surtout par leurs regards, l'étonnement dont ils sont frappés. Deux femmes retiennent les habits dont le Sauveur s'est dépouillé ; l'une étend la main comme pour le toucher,—son enfant, de sa main gauche char-

gée de la coiffure du Sauveur, montre à un berger, qui est dans le coin, la scène qui émeut tout le monde ; l'autre se serre la poitrine sous l'émotion qui l'agite. Derrière elles, deux aveugles, dont l'un se fait conduire par un enfant, et l'autre tend les mains, semblent tous deux solliciter la grâce de voir le spectacle dont ils sont les témoins.

« Tous, par leur attitude, leurs gestes et leurs regards, montrent l'étonnement, la stupeur, l'admiration dont ils sont frappés.

« A droite, en arrière de saint Jean, deux personnages debout ont le regard fixé vers le ciel et semblent chercher d'où pouvait venir la voix qui s'est fait entendre ; l'un d'eux se protège les yeux de sa main contre la trop grande lumière. Tout près d'eux, un vieillard, aidé par un jeune homme, se dépouille de ses habits pour recevoir le baptême à son tour. Plus à droite, une femme allaite son enfant, et un homme robuste en charge un autre sur ses épaules pour lui faire traverser la rivière. Dans le lointain, en arrière-plan, un homme, porté sur un chameau, accourt le bras levé vers le ciel ; plus près, deux hommes sont montés dans une barque : l'un, le bras élevé vers le ciel, proclame la grandeur de la merveille présente ; l'autre paralytique, laisse tomber sa béquille pour tendre les mains dans une attitude de supplication. Enfin, dans le coin, à droite, deux enfants dans une barque, avec l'in-

souciance qui caractérise cet âge, s'amuse avec un poisson. »

L'artiste s'est plu aussi d'y faire figurer quelques-uns de ses compagnons de voyage, entre autres un M. Michel Lefebvre, de Montréal, qui a posé à Rome pour représenter saint Jean-Baptiste, comme il est dit dans une note de *l'Étendard* du 20 juin 1884, citée par M. le chanoine Huard.

Ces deux tableaux furent exposés à l'Exposition de Québec, en 1886, où ils furent beaucoup admirés.

Pendant son séjour à Jérusalem, M. Rho avait-il, en priant sur le tombeau de Notre Divin Maître, demandé la grâce de n'employer son talent qu'à des œuvres religieuses ?

On peut le penser, puisque depuis son voyage jusqu'à sa mort, on lui donna de toutes les parties de la province des travaux de peinture et de sculpture à exécuter dans les églises, et que le nombre de ces églises décorées par ses soins se chiffre à trente-deux.

En voici une liste incomplète :

1886. — Médaillons en peinture de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. Tableaux de saint François d'Assise et de saint Jean Népomucène, martyr du secret de la confession, à *l'ancienne église de Sainte-Anne de Beaupré*.

Ces peintures, faites à la demande de la Société

Saint-Vincent de Paul, de Québec, ont été détruites dans l'incendie de ce beau temple, dans la nuit de 28 au 29 mars 1922. On les avait placées dans la chapelle dédiée à ce grand saint.

1887. — Peinture à fresque du chœur de l'église de Saint-Sauveur, à Québec, avec tableaux. Cette décoration e été remplacée depuis que, il y a six ans, on a refait le chœur et le maître-autel et placé des sculptures en haut relief.

Peinture à fresque du chœur de l'église de Saint-Félix du Cap-Rouge, avec deux tableaux faits à la demande de l'abbé Provencher, curé de la paroisse, et représentant *L'Agonie de Notre-Seigneur* et *L'Ange de Douleurs*. Cette peinture à fresque est maintenant disparue. Elle a été remplacée par une peinture ordinaire.

En 1888.—Décoration à fresque de l'intérieur du dôme de l'église d'*Yamachiche*, avec tableaux, dont le plus remarquable est celui de *La Transfiguration*. Ce dôme a un diamètre de soixante-quinze pieds.

Quelques tableaux pour la chapelle privée de Mgr Marquis, à *St-Célestin de Nicolet*. Cette chapelle existe encore telle qu'elle était pendant la vie de ce distingué prélat, et la maison où elle est conservée est maintenant un musée de reliques et d'antiquités.

En 1889.—Tableaux à l'église du Cap de la *Madeleine* et trois tableaux à l'église de *Jacques-*

Cartier, à Québec, représentant : *L'Annonciation* (à droite) ; *saint Joseph* (à gauche) et l'Immaculée Conception au centre du maître-autel.

En 1890. — 1<sup>o</sup> Décoration à fresque de la *Chapelle du Couvent de Drummondville*, avec un grand tableau dans la voûte figurant *La Translation de la Maison de Nazareth*.

2<sup>o</sup> Reproduction en peinture de la chapelle des prêtres du séminaire de Sherbrooke au lac Magog, sur un rideau de théâtre appartenant à ce séminaire.

En 1891.—Trois tableaux à l'église de l'*Épiphanie* figurant *L'Adoration des Mages*, *La Fuite en Égypte*, *Le retour de la Sainte Famille à Jérusalem*.

En 1892. — Décoration à fresque de l'église de *Lavaltrie*, avec tableau au rond-point du maître-autel, montrant Notre-Seigneur au-dessus des nuages.

En 1894. — Décoration à fresque de l'église et de la chapelle du Couvent de Lanoraie, avec tableau de Notre-Seigneur entouré de petits enfants, en mémoire de ses admirables paroles : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

En 1895.—Huit tableaux à l'église de *Berthierville* : *saint Pierre*, *saint Paul*, *saint David*, *sainte Cécile*, et les quatre Évangélistes, *saint Jean*, *saint Luc*, *saint Marc*, *saint Mathieu*.

En 1896.—Décoration à fresque de l'église de

*Saint-Elphège*, de Nicolet, avec tableau de *saint Elphège aux Galères*.

En 1897.—Trois tableaux à la *chapelle du Couvent de Saint-Barthélemy*, comté de Berthier : *Le Sacré-Cœur*, et deux anges adoreurs.

En 1898.—Décoration à fresque de l'*église de l'Ile Dupas*, près Berthierville, et trois tableaux : *La Visitation*, au maître-autel ; *L'Annonciation*, à droite ; *La Sainte Famille*, à gauche. En plus, deux écussons ; l'un au-dessus du siège épiscopal, représentant les armes épiscopales de Sa Grandeur Mgr Bruchési, archevêque de l'archidiocèse de Montréal ; l'autre, à droite, figurant les armes pontificales.

En 1900.—Décoration à fresque de l'*église de Saint-Pierre-les-Becquets*, avec plusieurs tableaux dont l'un est *Saint Jean-Baptiste annonçant la venue du Sauveur*.

En 1902. — Décoration à fresque de l'*église de Batiscan*.

En 1903.— Deux tableaux à la Cathédrale de Nicolet.

En outre de toutes ces œuvres, Rho a eu aussi le privilège de fixer sur la toile plusieurs personnages illustres dans le monde ecclésiastique.

Vers 1885, il a fait le portrait de Sa Grandeur Mgr Alexandre Taschereau, alors archevêque de l'archidiocèse de Québec, propriété de Mgr C.-A. Marois, grand vicaire et doyen du chapitre de

l'archidiocèse de Québec, et plus tard, en 1886, il faisait le portrait de Sa Sainteté Léon XIII, pontife régnant, et celui de Son Éminence le Cardinal Taschereau, présentés tous deux à Son Éminence, à l'occasion de son élévation au Cardinalat.

Ces deux dernières œuvres furent si vivement admirées que le *Courrier du Canada*, en date du 22 juillet 1886, en fit l'éloge et la description, lors de leur installation au palais cardinalice, dans les termes qui suivent :

« DEUX PORTRAITS :

#### LÉON XIII ET SON ÉMINENCE

Nous avons vu ce matin à la salle du trône du palais cardinalice deux magnifiques portraits peints par notre compatriote, M. Rho : celui de Sa Sainteté Léon XIII et celui de Son Éminence le Cardinal Taschereau. Le premier est placé à droite du trône, le second à gauche. La ressemblance est parfaite et le fini de la peinture ne laisse rien à désirer de mieux. Ce sont deux chefs-d'œuvre qui font honneur à son auteur et qui forment certainement le plus bel ornement de la salle du trône.

Sa Sainteté Léon XIII est peinte de grandeur naturelle, ou plutôt six pouces plus grand que d'après nature. Elle est représentée en soutane crème, avec rochet, camail et étole, donnant sa

bénédictio et appuyant la main gauche sur une table, sur laquelle on voit deux magnifiques volumes des œuvres de saint Thomas d'Aquin, une statue de saint Pierre et un crucifix.

Dans le fond du tableau se dresse à gauche le dôme de Saint-Pierre. Le cadre est en bois doré, dessin de M. Rho. Au sommet du cadre, au centre, on admire les clefs de saint Pierre, avec la fleur de lys. Au bas, nous lisons l'inscription suivante :

« *Présenté*

*par*

*Les citoyens de Fraserville. »*

« Le portrait de Son Éminence est parfaitement réussi. Le nouveau prince de l'Église, qui mesure ici cinq pouces de plus que sa grandeur naturelle, est représenté en rochet et *cappa magna*, la main droite appuyée sur la barrette cardinalice qui repose sur une table en marbre, sur laquelle on a placé l'encrier en or présenté à Son Éminence par quelques-uns de ses anciens élèves.

Au haut du tableau, à droite, nous voyons les armes de Son Éminence. L'écu est écartelé : les 1er et 4e d'or, aux rosiers fleuris de gueule ; les 2e et 3e d'azur, deux épées d'argent en sautoir accompagnées de quatre croisettes du même.

L'écusson est surmonté d'une croix à double croisillons et couronné du chapeau rouge ; quinze

houppes pendent de chaque côté de l'écusson. Au bas de celui-ci nous lisons la devise suivante

« *In fide, spe et Caritate certandum* ».

Le cadre est en bois doré et surmonté, au centre, de deux épées d'argent en sautoir accompagnées de la rose gueule.

Au bas, nous rencontrons l'inscription suivante :

« *Présenté*

*par*

*La paroisse de Saint-Thomas de Montmagny.* »

Le fond du tableau représente, à gauche, l'Université Laval. Le peintre s'est placé dans la salle du trône et la vue s'est portée naturellement sur l'institution si chère à Son Éminence.

Voilà en quelques mots la description bien parfaite des deux portraits qui ornent aujourd'hui la salle du trône du palais cardinalice.

Nous félicitons M. Rho du succès qui a couronné ses efforts et nous sommes convaincu que ces deux tableaux feront l'admiration de tous les étrangers. »

A l'Archevêché et au Séminaire de Québec, de même qu'à Montréal, il y a plusieurs portraits de prêtres dus à son pinceau.

On lui doit aussi le portrait de Sa Grandeur

Mgr Larocque, évêque du diocèse de Sherbrooke ; de Sa Grandeur Mgr Cooke premier évêque du diocèse des Trois-Rivières ; de Sa Grandeur Mgr Cloutier, évêque actuel du même diocèse des Trois-Rivières; du Révérend Thomas Quinn, ancien curé de Drummondville, et l'un des pèlerins du premier pèlerinage canadien-français en Terre Sainte, du Révérend M. Lavallée, curé de Nicolet. Il a fait aussi un très beau portrait de son épouse, qui est chez son fils Zotique, à Bécancourt.

Toutes ces œuvres suffiraient à sa gloire ; cependant on ne saurait oublier ce qu'il a accompli de beau dans l'art de la sculpture.

Comme sculpteur, Rho avait aussi beaucoup de talents, sans tenir compte de ses autres aptitudes.

C'est à son sujet que M. l'abbé Provencher écrivait dans le *Naturaliste Canadien* de juillet 1887, où il racontait son voyage au Lac St-Jean, les lignes suivantes :

« Mais nous avons avec nous un homme inépuisable en ressources. M. Rho est, de fait, un ouvrier universel : sculpteur, peintre, architecte, menuisier, mécanicien, forgeron, doreur, inventeur inépuisable ; tous les genres de travaux semblent lui être devenus familiers, et le tout est exécuté avec une justesse de coup d'œil, une promptitude qui jettent dans l'étonnement tous ceux qui le voient à l'œuvre. »

Déjà, à peine âgé de vingt-deux ans, il manifestait des dispositions si remarquables pour la sculpture que le curé de Gentilly, sa paroisse natale, le chargeait de faire la sculpture du chœur de l'église.

Son succès fut tel que dans la suite il eut à faire beaucoup de travaux de sculpture. Voici ceux que nous lui connaissons.

En 1875, il exécuta un médaillon de Sa Grandeur Mgr Laflèche, avec crosse, mitre, et un emblème de sa vie de missionnaire chez les Cris et les Pieds-Noirs du Nord-Ouest. La même année, il sculpta, à la demande de Mgr Laflèche, une grande statue de l'Assomption de six pieds de hauteur qui fut placée au fronton de l'évêché des Trois-Rivières.

En 1886, il fit la statue de saint Vincent de Paul pour la chapelle qui lui était dédiée dans l'ancienne église de Sainte Anne de Beaupré, ainsi que deux bas-reliefs en stuc représentant deux épisodes de la vie de saint Vincent de Paul : *Saint Vincent de Paul prenant les fers d'un Galérien* et *Saint Vincent de Paul faisant l'aumône à un infirme*.

En 1888, il sculptait trois statues en bois pour la façade de l'église d'Yamachiche.

En 1896, il exécutait toute la sculpture de l'église de St-Elphège de Nicolet.

En 1903, il sculptait deux statues en bois, à

la demande des directeurs du collège de St-Gabriel, qui furent placées sur la façade.

Mentionnons enfin l'œuvre par excellence de sa vie, celle qu'à bon droit les connaisseurs considèrent comme une œuvre de maître et même comme un chef-d'œuvre : *la reproduction sur bois en haut-relief de la Cène* du grand peintre Léonard de Vinci, que le ciseau des plus habiles sculpteurs n'avait jamais pu représenter fidèlement. Elle fait depuis 1888 l'ornement et la beauté du maître-autel de l'église de Jacques-Cartier à Québec, et tous ceux qui la voient en sont émerveillés. Cinquante copies en ont été faites *en stuc*, dont l'une est à l'archevêché de Québec.

C'est donc avec raison que M. le chanoine Huard, en faisant allusion à ce chef-d'œuvre, écrivait en août 1925, dans le *Naturaliste Canadien*, dont il est le rédacteur depuis la mort en 1892 de son prédécesseur, l'abbé Provencher :

« M. Rho fut assurément l'un des plus grands talents qui ait paru chez nous. »

Rien d'étonnant aussi qu'après sa mort, en date du 6 août 1905, *La Presse* de Montréal, entre autres journaux, ait fait son éloge dans les termes suivants :

## « ARTISTE DISPARU

M. ADOLPHE RHO, PEINTRE ET SCULPTEUR  
DISTINGUÉ, VIENT DE MOURIR A  
BÉCANCOURT

La reproduction de *La Cène* et *Le baptême du Seigneur* passent pour ses chefs-d'œuvre.

## UN PATRIOTE

M. Adolphe Rho, peintre et sculpteur distingué de Bécancourt, vient de mourir au milieu des regrets de ceux qui l'ont connu.

M. Rho était bien connu dans la région des Trois-Rivières et même dans toute la Province. Il naquit à Gentilly le 1er avril 1835, du mariage d'Alexis Rho et d'Herménégilde Saint-Germain. Il se maria en premières nocés à Philomène Boisvert, et en secondes nocés à Éléonore Boisvert, toutes deux sœurs de M. N. Boisvert, ancien député du comté de Nicolet à Ottawa .

Du premier mariage de M. Rho naquirent plusieurs enfants : MM. Auguste, Fortunat, Viger et Zotique, Pulchérie, épouse de M. J.-H. Houde, de Nicolet ; Bertha et Rosa, cette dernière, sœur M. Thérèse de Jésus, des religieuses dominicaines, de New-York.

Le regretté défunt s'est acquis, par ses talents

naturels pour la sculpture et la peinture, une renommée enviable. En ces deux genres d'art, il laisse des œuvres qui le placent parmi nos canadiens distingués.

M. Rho était bien connu à Montréal. « Que de voyages », nous dit un prêtre de ses amis, « n'a-t-il pas faits ici pour exposer ses projets et demandes aux personnes qui s'occupent de la question de tempérance, et les moyens à prendre pour enrayer ce terrible fléau, parmi ses compatriotes ! »

En sculpture, le meilleur travail du regretté défunt est une reproduction en relief du chef-d'œuvre de Léonard de Vinci *La Cène*, qui orne le maître-autel de la Congrégation de Saint-Roch, aujourd'hui l'église paroissiale de Jacques-Cartier, à Québec. En peinture, entre mille autres, citons : *Le Baptême du Seigneur*, tableau donné à une église de Jérusalem par des pèlerins canadiens.

Mais avant tout, M. Rho était portraitiste, et, dans le district des Trois-Rivières, un grand nombre de ses portraits figurent dans les salons.

Nous offrons à la famille Rho l'expression de nos plus vives condoléances. »

Rho mérite donc de figurer avec honneur dans la galerie de nos peintres anciens les plus distingués.



## NAPOLÉON BOURASSA



Le 27 août 1916 décédait, à Lachenaie, à l'âge avancé de 89 ans, M. Napoléon Bourassa, l'un des artistes les plus en vue dans la Province française de Québec.

Aussi les journaux et les revues de toutes nuances furent-ils unanimes à rendre hommage

à ses talents et à signaler ses mérites.

La *Revue Canadienne*, entre autres, dont il fut pendant plusieurs années l'un de ses présidents les plus dévoués et l'un de ses fondateurs, se fit l'écho de ces sentiments et lui décerna un bel éloge dans un article écrit de la plume de l'abbé Auclair, secrétaire de la rédaction.

Puis en octobre de l'année de sa mort, un écrivain anonyme publiait dans la même revue un long article biographique à la gloire de ce distingué compatriote.

Aidé de ces pages, nous pouvons donc faire re-

vivre cette noble figure et esquisser brièvement sa carrière.

C'est à une des époques les plus intéressantes de notre histoire que s'écoulèrent les premières années de sa carrière.

Notre race, avec Lafontaine comme chef, venait de triompher de l'asservissement que ses ennemis lui avaient imposé au lendemain de l'insurrection de 1837-38, en prenant la part qui lui était due dans l'administration des affaires publiques et en faisant révoquer la loi néfaste qui la privait de l'usage de sa langue dans les délibérations parlementaires.

Au collège de Montréal, où le jeune Bourassa suivait son cours d'études classiques, maîtres et élèves s'étaient, comme tous nos compatriotes d'ailleurs, enthousiasmé au spectacle des luttes héroïques que les Lafontaine, les Morin et les Viger avaient livré de 1840 à 1854, sur le terrain politique ; aussi plusieurs de ces élèves n'avaient d'autres ambitions, au sortir du collège, que de servir la cause nationale, à l'exemple de ceux qu'ils avaient admiré passionément.

Il en fut ainsi du jeune Bourassa lorsqu'il termina ses études en 1848. Il se laissa pour un moment entraîner par l'influence d'autres condisciples, et mettant de côté ses inclinations naturelles, il embrassait la carrière du droit pour mieux se préparer aux luttes de l'avenir.

Il entra donc au service de M. Norbert Dumas, excellent avocat de cette époque, mais l'étude des textes arides du code civil ne lui plut guère, et il s'aperçut bientôt au contact des procédures légales que sa vocation n'était pas au prétoire et qu'il servirait mieux son pays dans les lettres et les arts pour lesquels il se sentait de réelles aptitudes.

Ses succès au collège, où il avait cueilli maints lauriers en cultivant les muses et en dessinant des paysages, étaient encore trop présents à son esprit pour ne pas lui apprendre qu'il y avait pour lui une autre carrière où il pourrait exercer ses talents avec beaucoup plus de succès.

Un jour donc que sa mère lui reprochait de se complaire encore à faire au crayon des figures fantaisistes et de ne pas se livrer assez arduement à ses études, il se leva de sa chaise et lui dit d'un ton filial en lui montrant ses dessins : « La voilà ma vocation », et au grand regret de ses parents qui ne prisait guère ses nouvelles ambitions, il abandonna ses études légales pour se livrer à l'étude qui offrait à son imagination et à son amour du beau les plus grands charmes, celle de la peinture artistique.

« Toutes considérations cessantes, il entra à l'atelier de M. Théophile Hamel, le meilleur portraitiste de son temps. Portraitiste, M. Hamel l'était avec abondance et avec succès à Québec,

Montréal, Toronto et Ottawa, où il eut à peindre un grand nombre de portraits des membres du gouvernement.

« Napoléon Bourassa suivit son maître dans l'avant-dernière de ces villes. Celui-ci lui trouva des dispositions remarquables et, avec l'appui de l'abbé Charles Larocque, alors pasteur de sa paroisse et ami de sa famille, il parvint à faire consentir le père du jeune artiste à envoyer son fils étudier la peinture en Europe.

« L'Italie, surtout Rome et Florence, l'enchantait et l'absorba pendant près de quatre ans. Overbeck, le chef de cette école catholique et mystique d'Allemagne, déterminée à mettre l'art au service de la religion et de toute idée noble, y travaillait alors. Napoléon Bourassa fréquenta son école qui eut une influence marquée sur sa direction esthétique. Elle répondait tout simplement à la qualité de son âme par la noblesse de son programme. »

En 1856, Napoléon Bourassa revenait d'Europe où il avait déjà exécuté de jolis tableaux qu'il exposa à son atelier, à son retour. Ces œuvres le firent si bien apprécier du public que plusieurs personnes lui confièrent la tâche de faire leur portrait à l'huile.

C'est ainsi que de 1856 à 1862 il exécuta ceux de quelques pères oblats d'Ottawa, de quelques prêtres du Séminaire de Saint-Hyacinthe, de la

révérende mère Caouette, de Mme Laflamme, mère de l'honorable Rodolphe Laflamme, de Lady Jetté, de M. Joseph Roy, père de M. Rouer Roy, ancien avocat de la ville de Montréal, de Mme Alfred Garneau.

L'année suivante, on l'invitait à donner, au *Cabinet de lecture paroissial*, une conférence sur son voyage. Il choisit comme sujet : *L'Italie*, et il obtint un si beau succès que le vénérable Évêque de Montréal, Mgr Bourget, le remercia en termes très flatteurs et exprima l'espoir que ses tableaux fussent les premiers à servir à la formation d'un musée national.

D'autres circonstances suivirent où l'on fit encore son éloge. En 1858, un conférencier, M. Rivard, rappelant ces paroles du grand évêque faisait le même appel au gouvernement en désignant :

« Comme un élément de succès dans l'art de la peinture, le nom déjà si connu et si cher à tous d'un aimable compatriote dont le talent précoce est allé s'inspirer au foyer même des beaux arts. »

« Et en 1860, à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle salle du *Cabinet de lecture paroissial*, M. Cherrier, le président de la soirée, exprimait l'espoir que ses murs fussent décorés de peintures historiques,

» De plus, l'*Écho du Cabinet de lecture paroissial*, rendant compte de la soirée, ajoutait : « le

nom de M. Bourassa, salué comme peintre habile par des applaudissements unanimes, répond à tous les vœux de ceux qui désirent contempler enfin ces souvenirs et ces gloires d'un passé que nous connaissons mieux de jour en jour. »

Ces succès et ces encouragements ne pouvaient cependant satisfaire son ambition patriotique. En effet sa fierté de race lui fit concevoir des idées plus hautes que celle de son ambition personnelle.

« L'artiste peut vivre de portraits, écrira-t-il un jour, mais l'art ne peut vivre que d'idées. »

Il eut donc la noble pensée de créer pour ses compatriotes un enseignement qui développerait le goût des arts et formerait des vocations artistiques plus nombreuses.

C'est dans ce but qu'il fit la proposition au gouvernement d'alors, de greffer à l'École normale, une école de dessin.

Accueilli d'abord favorablement, l'inauguration de ce cours public de dessin en fut faite fort brillamment en septembre 1861, et voici ce qu'en disait l'*Écho du Cabinet de lecture paroissial* :

« Nous souhaitons le plus grand succès à cette entreprise qui peut avoir de si heureuses conséquences pour le pays et qui ne présente pas de difficultés insurmontables, surtout si l'on considère le talent de celui qui est à sa tête, la considération dont il jouit et enfin les remarquables

et merveilleuses dispositions de la population à laquelle il s'adresse.

« Ce qui est important maintenant, c'est que l'on propage autant que possible les motifs puissants qu'un pays tel que celui-ci peut avoir de souhaiter dans son sein l'enseignement, la pratique et le culte des beaux-arts. M. Bourassa a présenté ces motifs dans sa dernière lecture de la manière la plus forte. Il est à désirer que les grands arguments qu'il a invoqués soient popularisés. »

Ces grands arguments ne devaient pas suffire à vaincre les rancunes politiques qui se rattachaient à son beau-père Louis-Joseph Papineau, l'indomptable lutteur et l'ennemi invétéré de l'alliance anglo-française et du régime politique sous l'Union du Haut et du Bas Canada.

L'année suivante l'école n'existait plus, et M. Bourassa en a raconté ainsi la cause de sa disparition :

« Après un an de travail, on me fit demander de la capitale si j'étais *rouge*. Ceci est de l'histoire : j'en parle sans amertume, seulement pour prévenir les artistes qu'ils aient à mettre parmi les obstacles imprévus de leur avenir des choses très amusantes. Comme je pris quelque temps pour répondre à une question qui intéressait à un si haut point l'enseignement du dessin, l'époque de la réouverture de l'école passa et ne revint plus. »

L'artiste était loin cependant de partager les idées politiques et religieuses de son beau-père, et il était loin d'être *rouge* comme lui.

L'enseignement des arts fut, de ce fait, réduit au *Conseil des Arts et Métiers*, société absolument anglaise au début qui, fondée en 1857, n'ouvrit les portes de sa bibliothèque à la *Société des Artisans canadiens-français*, qu'en 1865, et à l'*Art Association*, fondée en 1860, dont les membres à peu d'exceptions étaient anglais, mais dont les bonnes dispositions à l'égard de leurs compatriotes d'origine française ne tardèrent pas à se manifester en inaugurant leur première exposition de peintures dans les salles des *Artisans canadiens-français*.

Le croyant insuffisant et peu fécond en résultats pour les siens, il prit le parti de le vulgariser par la pratique et la parole.

« Il devenait, en effet, en 1868, professeur de dessin gratuit au bénéfice de la Société des *Artisans canadiens-français*, à leurs classes du soir. Trois ans plus tard, à la suite de la réunion de cette société au *Conseil des Arts et Métiers*, on lui attribuait trois piastres par soirée. En 1868 aussi, il insistait sur l'utilité de l'enseignement du dessin, dans un article publié par la *Revue Canadienne*, sous ce titre : *Du développement du goût dans les Arts en Canada*. « L'enseignement de quelques spécialités utiles, particulièrement de

l'art fertile du dessin, ne se fait encore nulle part, écrivait-il, de manière à offrir quelques résultats satisfaisants. »

« Mais la véritable école selon ses idées, ce fut celle de son expérience personnelle, dans la direction des travaux faits à la chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes, à Montréal. Il l'a raconté, le soir qu'il l'ouvrit lui-même, avant sa consécration au culte et dans toute la fraîcheur de son délicat coloris, à un auditoire d'amis qui avaient souvent exprimé le désir d'en connaître la composition.

« Je pris à mon atelier quelques enfants qui se présentaient comme apprentis, et, pendant que je m'occupais des détails de la construction, je les formais au dessin. A l'aide de ce noviciat dont je ne pouvais pas encore apprécier les promesses, j'entrepris de faire exécuter tout ce qui devait servir à l'ameublement et à la décoration de l'édifice : colonnes, chapiteaux, autels, boiseries sculptées, ornements en ciment et en peintures, statues et tableaux. Ayant ainsi sous la main des travaux variés et dont l'exécution exigeait des capacités de diverses espèces et à divers degrés, je pus mettre de suite tout mon personnel sur le chantier, donner à tous un salaire suffisant pour alléger leurs parents du fardeau de leurs études. Chacun avait une tâche proportionnée à ses forces, et, celle-ci accomplie, il pouvait passer à une tâche supérieure.

C'est ainsi que quelques-uns ont pu s'avancer depuis les simples ornements plaqués jusqu'à l'exécution de la figure.

« J'avais voulu, même dans l'arrangement du plan général du décor, introduire une gradation déterminée de difficultés, pour favoriser davantage cet acheminement de l'élève vers l'exécution des parties les plus importantes de l'œuvre ; ainsi, après les ornements simplement contournés, il apprit les reliefs, puis la figure humaine en grisaille ; après, des têtes en couleur ; ensuite, des figures entières en couleur. J'en ai même mis quelques-uns qui se répètent à certains endroits, afin que l'élève, dans le travail d'une seconde ou troisième copie, put profiter de l'expérience acquise dans l'exécution de la première qui lui avait servi d'étude. Je confiais à ceux qui étaient à peu près d'égale force des tâches identiques ; ils les accomplissaient d'ordinaire avec émulation et je découvrais, chez eux, celui qui avait davantage la volonté ou le pouvoir de monter.

« Tout ce qui se voit dans cette chapelle a été accompli de cette manière. Si mes élèves n'ont pas exécuté le tout sur mes dessins, ils ont au moins mis la main à tout. Les plus habiles n'ont pu, dans le cours d'une seule entreprise, me rendre de grands services dans le travail de mes tableaux, et même, il faut l'avouer, dans bien

des cas, leur collaboration m'occasionnait un surcroît de difficultés, car il leur aurait fallu préablement donner plus de temps à l'étude de la figure, surtout d'après nature. Mais je ne doute pas que, dans le cours d'une seconde entreprise, ils ne fussent arrivés à interpréter d'une manière fort satisfaisante toute composition de grand maître. Dans tous les cas, tous ont acquis de l'habileté, en quelque chose, et ils trouvent à faire aujourd'hui des travaux proportionnés à leurs forces.

« Pour quelques-uns la carrière est à peu près ouverte. M. Hébert, l'élève sculpteur qui a fait sur mes dessins les bas-reliefs de l'autel et une partie des ornements en bois et en ciment de l'intérieur, m'a aussi été d'un grand secours dans l'exécution de la statue qui occupe la niche de l'abside du chœur. Il a ouvert dernièrement un atelier où des commandes sérieuses lui arrivent tous les jours.

« Eh bien ! si un des articles de ce programme improvisé dans un rêve n'est pas tout à fait réalisé, je veux dire la fondation de l'école d'art par la pratique, par la production de l'œuvre même, il y a au moins ici la preuve que la chose est non seulement possible, mais qu'elle est la seule véritablement efficace dans les conditions de notre société. »

En 1870, Nap. Bourassa était invité par l'*Art*

*Association* à exposer ses œuvres, entre autres : *La mise au tombeau*, la *Mort de saint Joseph*.

Une d'elles fut spécialement signalée par ces lignes du *Canadian Illustrated News* : « M. N. Bourassa's portrait of an ecclesiastic is in every way a fine painting. The artist has remarkably succeeded in throwing expression into the features. »

Trois ans auparavant, il devenait membre de la *Société des Artistes canadiens* dont le but était de promouvoir la vente de leurs œuvres, et quatre ans plus tard, il devenait professeur de modelage et directeur de l'école de dessin dont l'affluence croissante des élèves avait exigé un certain nombre de professeurs.

En 1877, le gouvernement provincial lui confia la tâche de s'enquérir, en France, des conditions des écoles d'arts et métiers.

Il aurait pu croire que son heure était enfin arrivée, et que le gouvernement allait le charger de diriger l'enseignement du dessin dans toutes les écoles sous son contrôle.

Il n'en fut rien, et toutes ses suggestions restèrent enfouies dans les paperasses ministérielles. Le temps n'était pas encore venu de consacrer à l'art les deniers publics que d'autres objets plus pressants réclamaient.

Ce n'est que sept ans après sa mort, en 1923, qu'une école des Beaux Arts fut érigée à Mont-

réal. A ce sujet, on pouvait lire dans l'Almanach de la Langue Française, les lignes suivantes :

« Napoléon Bourassa doit se réjouir, lui, le professeur de l'enseignement public de l'art chez nous, de voir enfin sur pied cette école à laquelle il rêvait dès avant 1880, et dont il fit tout pour hâter la création, au moyen de voyages d'études, d'articles et de rapports. »

En 1880, l'*Académie des Beaux Arts* était fondée, Napoléon Bourassa en fut élu vice-président. Il en rendait hommage au marquis de Lorne, son fondateur, dans le discours qu'il prononça à l'inauguration :

« Je crois que cette œuvre généreuse, à laquelle s'est si efficacement associée Son Altesse Royale la princesse Louise, ne rencontrera pas seulement l'approbation de ceux qui ont parcouru jusqu'à ce jour, dans notre pays, avec tant de mécomptes et de déboires, les carrières de l'art, mais encore de tous ceux qui ont des goûts élevés, qui désirent voir leur pays se développer, dans les conditions particulières où l'a placé la Providence, avec la plénitude de son génie et le caractère propre qui le feront distinguer des autres peuples. »

Dans la vie d'un artiste comme dans la vie de tout humble mortel, il y a de cruelles déceptions. Napoléon Bourassa, qui n'en était pas à son premier revers, en éprouva encore la douloureuse

expérience. Sa première entreprise de décoration murale fut pour lui une source d'amertumes. Il nous en a fait ainsi l'histoire :

« M. l'abbé Rousselot, en m'offrant à peindre de grandes surfaces, où la pensée et le pinceau peuvent courir sans gêne, sans trop de petits soins et de monotonie de travail, m'avait apporté mon instrument sympathique... Je m'en emparai avec empressement. Et, un mois après, je commençais ma tâche, presque sans préparation, avec un rapin et un peintre en bâtiments pour aides. Les conditions de l'entreprise ne me permettaient pas trop d'aises. M. le curé m'accordait quelques mois pour accomplir tout le travail. J'en pris à peu près vingt-deux. Sur ce nombre, il y en avait bien au moins douze de volés à M. le curé. Mais il m'a volontiers pardonné, parce que c'est bien tout ce que je lui avais pris durant l'entreprise. La charité prête peu au vol. Je supprime ici un second gros chapitre de petites misères. Cette première épreuve de ma vocation avait été un peu rude. Le métier de la peinture murale n'est pas tout rose ; il l'est moins ici qu'ailleurs. La précipitation, l'ardeur fiévreuse avec laquelle j'avais exécuté mon travail m'avaient presque épuisé. Je partis pour la campagne moitié désespéré, avec un déficit dans la caisse, rapportant d'ailleurs, dans mon sens artistique, une faible satisfaction de cette œuvre de galérien. »

En réalité, une seule œuvre lui procura un réel plaisir : la restauration de l'église de Saint-Patrice, à Fraserville, où tout l'intérieur était à refaire à la suite d'un incendie. Il fut secondé dans cette entreprise par M. l'abbé Blais, alors curé de cette paroisse, à qui il conserva toujours un reconnaissant souvenir. Grâce à la déférence de ce digne prêtre pour la pensée de l'artiste et à son désir éclairé d'imprimer au temple dont il avait la garde le caractère de pieuse harmonie qui convient à un lieu de prière, il accomplit son œuvre avec un heureux succès.

« C'était une tendance propre à son large esprit, nous dit son biographe, de rechercher en toutes choses l'idée générale, la concordance des hommes, des idées et des faits, et son art fut la profession et l'enseignement de ce qu'il a appelé les principes universels d'existence et d'harmonie dans l'œuvre du Créateur. »

« Dans sa décoration de la Chapelle de Nazareth, il avait développé le principe de la charité appliquée par le Christ et les saints de son Église à l'humanité souffrante. Celle de Notre-Dame-de-Lourdes a été l'exaltation du dogme de l'Immaculée-Conception par toutes les voix autorisées de l'ancien et du nouveau Testament. L'artiste a voulu que les couleurs qui décorent cette chapelle fussent en accord avec l'architecture et les lois de la physique. C'est ce qu'il a appelé « les

mathématiques de la peinture ». Il faut lire sa conférence sur ce sujet pour apprécier l'équilibre intellectuel de cet homme et comprendre l'utilité des connaissances générales appliquées à un art spécial.

« Son *Apothéose de Christophe Colomb* ne représente pas autre chose que la progression indéfinie, à travers les siècles, de l'idée scientifique et religieuse du découvreur de l'Amérique. Dans le temple de l'*immortalité*, où l'introduisent la *religion* et la *gloire*, figurent les grands hommes qui ont précédé la vocation apostolique de Colomb et ceux qui, par la suite, lui ont rendu hommage par la sympathie de leur génie ou de leur apostolat. Viennent ensuite ceux qui, sur la terre d'Amérique, ont maintenu aux nations qui y vivent le droit de grandir, d'étendre leurs relations, d'entrer dans le grand concert des continents. Ce magnifique ensemble se termine à la figure de Sir Georges-Étienne Cartier, indiquant dans l'espace, le projet d'une ligne de communication entre les provinces de la Confédération naissante, réalisant ainsi le rêve de Christophe Colomb et de beaucoup d'autres explorateurs : un passage vers la Chine, un trait d'union entre les deux océans. Quand on parcourt les journaux de l'époque, on se rend compte de l'intérêt que suscitait dans les esprits la discussion du projet de la Confédération. Avec une grande limpidi-

té de penseur et une haute inspiration d'artiste, M. Bourassa en dégageait la philosophie, en même temps qu'il glorifiait la personnalité éminemment religieuse de Colomb. La *renommée* a vengé la mémoire du vice-roi des Indes, trop souvent en butte aux misérables passions de ses contemporains. Les vertus qui honorent le plus la volonté humaine : la *constance*, la *force*, la *vigilance* ont soutenu l'immortel découvreur dans ses luttes. La *justice* et la *vérité* ont démontré l'excellence de ses desseins.

« Un tel tableau, écrivait le *Canadien*, s'il est exécuté comme l'artiste l'a conçu, donnera à notre pays un nom dans les arts. Sa place naturelle serait à coup sûr dans une des vastes et magnifiques salles du palais législatif. »

« Le plan de cette composition avait d'abord été exécuté au pastel, au cours des années 1859-1860. Il fut développé ensuite dans de grandes proportions vers 1865, alors qu'il était fortement question de décorer les salles du nouveau *Cabinet de lecture paroissial* de tableaux illustrant les grands faits de notre histoire. Sur la prière de M. Charles Taché, commissaire du Canada à l'exposition de Paris en 1867, l'auteur y envoya son carton. C'était à contre-cœur, tant sa modestie s'alarmait de voir cette œuvre exposée aux regards de critiques experts et en face de chefs-d'œuvre dont il pouvait mieux que tout autre

priser l'entière valeur. Il y fut encouragé par deux Français distingués qui étaient, à ce moment, les hôtes de M. L.-J. Papineau, son beau-père : M. le comte de Chabrol et M. le vicomte de Lubersac. On sait l'impression que produisit ce travail, les éloges que lui décernèrent les journaux anglais ou français de chez nous, et des critiques éclairés de nationalité étrangère.

« Malheureusement, le carton revint assez meurtri de l'Exposition de Paris. L'artiste n'eut plus le loisir de panser ses blessures. Il fallait vivre alors et penser aux siens. C'était encore le *bon temps* où l'on croyait honorer un artiste, fut-il supérieurement doué, en lui offrant de *peinturer un carosse*, ou, tout au plus, lui permettait-on d'aspirer aux sommets de l'art en l'y faisant monter gratuitement.

« Ce tableau que l'auteur essaya de sauver de l'oubli, quelques années avant sa mort, garde toute la valeur de la pensée et du talent de l'artiste. Ceux qui s'y entendent jugeront, sans doute, que pour rendre dans une grisaille des tons de cette valeur et de cette harmonie, il a fallu une connaissance de son art et une maîtrise peu commune. C'est une œuvre qui reste classique et mérite d'être mise en pleine valeur dans son pays d'origine. »

Absorbé par des travaux de différente nature,

Napoléon Bourassa n'a pu produire beaucoup d'œuvres de genre et de payages.

Dans les loisirs que lui laissèrent ses travaux d'architecture, il exécuta « pour se refaire la main » à la peinture à l'huile, ainsi qu'il le disait : le *Petit Mendiant*, la *Méditation*, la *Peinture mystique*, le médaillon-portrait de Louis-Joseph Papineau, son beau-père, la *Légende du berceau*, délicieux petit tableau couronné par l'Académie des Beaux Arts et qui appartient à la *Galerie nationale de peinture*, à Ottawa, (1898-1902).

On a dit de lui qu'il avait tous les talents, et c'est ce que lui a reconnu un des meilleurs écrivains de son temps, M. Hector Fabre, en écrivant ces lignes à son sujet :

« A la fin de son cours, sa renommée était fort brillante. Il passait pour un esprit universel. A chaque examen, à chaque séance publique, il lisait quelque composition où se faisait déjà jour un talent original. On laissait toute liberté à sa verve dont on était ravi et dont les légers écarts, si écarts il y avait, n'effrayaient pas ses excellents maîtres qui savaient d'avance que cette noble nature ne suivrait que le droit chemin. »

Sans être compositeur, il était musicien, et les lois de l'harmonie dont il possédait un sens inné, lui étaient familières.

Il dut à l'abbé Barbarin, un éminent prêtre de Saint-Sulpice, d'être initié aux secrets de l'art

musical, et cet incomparable musicien en fit un de ses élèves les plus remarquables.

Napoléon Bourassa garda de son professeur un profond souvenir ; aussi dans le charmant discours qu'il prononça à la réunion des anciens élèves du collège de Montréal, en 1885, il ne manqua pas l'occasion de rappeler son nom et de lui exprimer un vibrant témoignage de gratitude en ces termes :

« Chacun rencontre sur son chemin, à un moment voulu par Dieu, la chose qui doit influencer fortement sur son avenir quand elle ne le détermine pas tout à fait : c'est un homme, un livre, un accident, un mot, une impression, etc... J'éprouvai alors la première de ces vibrations qu'il devait produire chez moi. Après l'artiste, j'ai eu l'avantage de connaître le professeur. L'effort que je lui avais vu faire si souvent pour s'arracher d'une symphonie d'Haydn au son réglementaire de la cloche — et ce n'est pas toujours la cloche qui gagnait — et l'indulgence avec laquelle il me regardait aller, en ricochant, sur le chemin du règlement, me révélèrent tout d'abord la note harmonique qui nous mettait d'accord. »

La Providence l'avait aussi doué de magnifiques dons littéraires.

Il ne tarda donc pas à se créer une place enviable dans le monde des lettres.

A l'*Union Catholique*, dont il était le prési-

dent, il rendait compte des travaux variés de l'année exécutés par ses membres.

Il figurait comme conférencier à l'*Institut Canadien*, aux *Artisans canadiens-français*, au *Cabinet de Lecture paroissial*, et il collaborait activement aux *Soirées Canadiennes*, à l'*Écho du Cabinet de Lecture paroissial*, à la *Revue Canadienne* dont il fut président du comité de direction.

Napoléon Bourassa, comme homme de lettres, ne pouvait oublier son village natal : Lacadie ou la Petite Cadie où s'étaient réfugiés un bon nombre d'Acadiens après la cruelle dispersion de leur race.

« Il n'oublia jamais la blancheur des toiles dont les doigts industriels de sa bonne mère pourvoient les nombreux lits et la table de sa maison, ni la chaude solidité des vêtements qu'elle tissait pour son mari et ses enfants. Pas davantage il ne perdit le souvenir de la lumière qui inondait les grands prés où broutaient de paisibles bêtes dont il buvait le lait. Son imagination garda définitivement l'empreinte de la limpidité et de la pureté de ces choses. Elle en a nuancé délicatement toutes les œuvres que nous devons à son pinceau et à sa plume.

« Il se rappelait aussi que les hordes ennemies avaient ravagé, en 1837, les demeures de ces paisibles survivants de la dispersion acadienne, et que la plus aimée de ses sœurs, dont le mari

avait été jeté en prison, avait été obligée de se réfugier dans un hangar demeuré intact pour y gagner vaillamment le pain de ses enfants. »

Rien d'étonnant donc que cet homme de lettres ait eu, en parlant de choses nationales, des accents si émus, et qu'il ait écrit en préface de sa délicieuse conférence : *Nos grand'mères, ces lignes si touchantes :*

« C'est en regardant ta figure rayonnante et ineffaçable dans mon cœur, sainte mère, que j'ai parlé de ces générations de femmes admirables et vénérées, dont tu es, à mes yeux, la plus admirable et la plus vénérée. »

Son roman de mœurs acadiennes *Jacques et Marie* est rempli de pages aussi émotionnantes. Il y raconte les épisodes recueillis dans sa jeunesse des lèvres de vieillards exilés de leur patrie, en même temps que se déroule la plus gracieuse idylle campagnarde.

Napoléon Bourassa aurait pu aussi, s'il l'eut voulu, faire un bon sculpteur. Son buste de Louis-Joseph Papineau en fait foi. C'est ce buste que représentait le journal *La Patrie* dans son édition illustrée le 9 août 1924, avec la note suivante :

« Au coin des rues Saint-Denis et Sainte-Julie s'élève une maison de pierre longtemps habitée par Papineau. Attenant à cette maison carrée, se trouve l'immeuble portant les numéros 162

et 164, élevé sur l'ancien jardin de Papineau. Au fronton de la maison 162, se voit un buste ailé de Louis-Joseph Papineau, avec de chaque côté des figures allégoriques représentant la sculpture et la peinture méditant sur les traits du grand homme. Le tout, ainsi que la maison même, est l'œuvre de Napoléon Bourassa, gendre de Papineau et père de M. Henri Bourassa, rédacteur en chef du journal *Le Devoir*, à Montréal et député du comté de Labelle, au parlement fédéral. »

Excellent dessinateur, il préféra l'architecture à la sculpture.

La Chapelle de Notre-Dame de Lourdes, à Montréal ; l'église de Sainte-Anne, à Fall-River ; le couvent des Pères Dominicains et la chapelle des Religieuses de la Présentation, à Saint-Hyacinthe, témoignent de ses aptitudes comme architecte d'une ampleur de conception souvent trop vaste pour les ressources de notre pays à cette époque.

L'église de Sainte-Anne, à Fall-River, fut sa dernière œuvre en architecture.

« Affaibli par l'âge et sentant ses forces s'en aller, il avait alors soixante-quatorze ans, il renonça à entreprendre aucune œuvre nouvelle et ne songea qu'à reporter sur la toile chacune des figures de son *Apothéose de Christophe Colomb*. Il se livra à cette œuvre de 1904 à 1912 pour ré-

agir « contre les défaillances d'une poignante douleur causée par la mort d'un de ses fils, M. l'abbé Gustave Bourassa, curé de Saint-Louis de France, à Montréal, et pour accomplir jusqu'au bout son devoir d'homme soumis à la loi du travail. »

Ce fut un effort héroïque de travail. Il mettait la main aux dernières figures quand il fut atteint par la maladie qui devait le conduire au tombeau.

En mourant il put se consoler en pensant qu'il avait été toute sa vie fidèle à la conception supérieure qu'il s'en était faite, lorsqu'il écrivait dans la première livraison de la *Revue Canadienne*:

« Qu'il n'y a d'éternel que la vie de l'âme, la vie laborieusement employée au perfectionnement de soi-même et des autres, à l'assimilation du beau humain au beau divin. »

Quelques mois après sa mort, en mai 1917, sur les instances de ses nombreux admirateurs, on donnait au public l'avantage d'admirer « l'ensemble à peu près complet » de son œuvre, et voici comment l'appréciait, dans la *Revue Dominicaine*, le révérend Père Brosseau, de l'Ordre des Frères Prêcheurs :

« On vient d'admirer, dans l'atelier même où l'artiste travaillait, l'ensemble à peu près complet de cette œuvre. Ainsi harmonieusement disposée, elle a été une utile leçon d'art offerte au

public avec un désintéressement parfait. L'âme si haute et délicate du regretté défunt ne s'est jamais inspirée d'un autre mobile pendant les cinquante années de son noble et ingrat labeur.

« En effet, pour se vouer, dans un pays si peu fortuné, à une carrière aussi peu payante, il faut se sentir une irrésistible vocation, soutenue par l'énergie tenace du vouloir et, plus encore, par un absolu désintéressement. L'art, en nos temps pratiques, devient aisément mercantile, au lieu de rester, indépendant de tout souci terre-à-terre, l'expression de l'idéale beauté. Mieux encore, il doit être compris comme un désir inné et pressant d'atteindre l'Incréé Lui-même, puis de rendre, aussi fidèles qu'il se peut, ces intimes contemplations.

« Napoléon Bourassa avait compris de même l'art chrétien ; nulle part ailleurs voulut-il prendre ses inspirations.

« Sans être moine comme Fra Angelico, il s'est voué, par devoir et par goût, à une vie simple, laborieuse et recueillie, où l'âme naturellement concentre beaucoup d'énergie, des trésors de patience, de bienveillance, de tendresse contenue. De douloureuses épreuves sont venues aviver encore une sensibilité profonde, une piété simple et naturelle, qui aimait tant s'abstraire des agitations extérieures dans une humble et confiante prière.

« L'œuvre exposée dernièrement frappe donc

par son caractère nettement religieux. Religieuse elle est d'inspiration ; religieuse elle reste dans les moindres détails de son exécution. Les dessins, les études ou les motifs de décoration, presque tout reste subordonné à l'architecture religieuse ; l'idée est une, parfaitement suivie, travaillée et fouillée ; elle offre néanmoins autant de grâce que de variété dans l'abondance des sujets traités.

« Elle est d'une utilité incontestable pour l'étude de cet art pratique, où il reste à réaliser d'immenses progrès, à épurer le goût, à relever l'inspiration, à concilier, s'il est possible, l'économie et la solidité avec les règles du style. A ce point de vue, ce précieux et riche ensemble, fruit d'une longue et laborieuse carrière d'architecte, devrait trouver sa place dans une de nos institutions publiques. D'ailleurs, tout le travail de Napoléon Bourassa, ses écrits et conférences, aussi bien que ses dessins, ses peintures et ses projets, converge vers un but unique : c'est un *tout* qu'il ne conviendrait pas de diviser. Il a voulu établir sur une base solide l'enseignement de l'art au pays, la formation sérieuse et pratique de ses artistes futurs ; et surtout, démontrer l'importance de cette culture spéciale pour dresser des artisans éclairés et habiles.

Puis il concluait sa magnifique appréciation par ces heureuses suggestions :

« Il y a parmi nos hommes influents, des gens à larges vues, remarquables par le sens pratique, experts en l'art de faire valoir nos ressources ; ils s'intéresseront, nous n'en doutons pas, à cette pensée d'une utilité évidente. Il s'agirait simplement d'organiser un local, suffisamment spacieux pour adjoindre, plus tard, à ce noyau premier, une collection d'œuvres d'art nationale. L'étude du dessin et des arts décoratifs y trouverait quantité de modèles et de précieuses inspirations.

« Une suggestion en appelle une autre : ne serait-il pas temps de mettre à sa vraie place, en pleine lumière, *l'Apothéose de Christophe Colomb* ? Il y aurait, dans l'un ou l'autre de nos édifices publics, assez d'espace pour cette toile de grande dimension ; elle ne manquerait pas de frapper le visiteur et par l'habileté de l'exécution et par son inspiration patriotique. Le peintre y rattache un des grands événements de notre histoire à la découverte de l'Amérique. Nos puissants voisins sont toujours tentés de personnifier à eux seuls toute cette Amérique. Le triomphe de son immortel découvreur flatterait grandement leur orgueil national, s'il figurait dans l'un de leurs musées, mais daigneraient-ils comprendre le fait historique plein d'avenir qu'on y voit esquissé ? D'aucuns, espérons-le, apprécieront l'idée élevée et profonde, exprimée en cette scène avec délicatesse et conviction.

« Il reste, dans la collection, un sujet religieux : la Mort de saint Joseph, composition limpide et pieuse, qui est vraiment une prière. Aux prises avec de pénibles déboires, le peintre aimait se réfugier en de telles inspirations. Dans la lumière voilée du tableau, rayonne une paix seraine ; d'admirables petits anges survolent et semblent inviter au séjour meilleur. L'âme endolorie, on le voit bien, s'est complue dans cette paix et cette lumière ; elle murmure : « Puissé-je mourir de la mort du Juste ! »

« Autour de ce tableau, il s'agirait de grouper toute la vie du Saint-Patriarche, là-bas, dans le Sanctuaire de la côte des Neiges, bâti par la piété du peuple à l'humble Ouvrier de Nazareth. La crypte, bientôt inaugurée et déjà si vaste, n'est que la base d'un monument superbe. Les ouvriers de la cité manufacturière, les fidèles de tout le pays, ne viennent pas uniquement y chercher des miracles ; ils y méditeront les devoirs, les vertus et les grandeurs du travail chrétien. Nos artistes continueraient les divers épisodes de l'Évangile : la Fuite en Égypte, par exemple, le Recouvrement au Temple, etc... ; puis, l'Atelier de Nazareth et les scènes pieuses qu'il a inspirées déjà à la peinture religieuse.

« Nos paroisses, nos unions ouvrières, nos sociétés de secours mutuel ou de bienfaisance pourraient réaliser ce projet en souscrivant l'achat

de la *Mort de saint Joseph*, pour l'offrir en hommages à la crypte.

« Ce serait en même temps honorer le travail persévérant et le dévouement de l'un de nos meilleurs peintres, reconnaître, par un acte public, les services inappréciables rendus à nos paroisses pendant sa longue carrière d'architecte. La reconnaissance porte bonheur, dit-on ; il est également vrai de dire qu'elle hante les grandes âmes. Il y en a parmi nous plus qu'il n'en faut pour assurer le succès de ces divers témoignages de notre légitime gratitude. Puissent d'autres voix mieux autorisées donner à ces suggestions d'atteindre plus haut et plus loin encore ; non pas pour assurer plus de gloire à celui qui ne l'ambitionna jamais, mais simplement pour que son œuvre reste, après sa mort, utile à ses concitoyens : cela suffirait à sa mémoire. »

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

Avant-propos .....	II
Joseph Légaré .....	13
Antoine Plamondon .....	25
Théophile Hamel .....	38
Antoine-Sébastien Falardeau .....	45
Joseph-Adolphe Rho .....	66
Napoléon Bourassa .....	94

---

PRINTED IN BELGIUM  
IMPRIMÉ EN BELGIQUE

**BNO**



000 389 166